

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnements (au 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
 Étranger: Un An: 70 fr. 6 Mois: 36 fr. 3 Mois: 20 fr.
 Les abonnements sont traités dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis me en dit plus long qu'un long rapport » (NAPOLEON)
 Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 51-41 57-66
 Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

LA CHAMBRE A SIÉGÉ HIER EN COMITÉ SECRET



2H.1/2 LE PUBLIC ÉVACUE LE PALAIS BOURBON



2H.45 ON ENLÈVE L'ÉCRITEAU DE SORTIE



2H.50 LES GRILLES SONT FERMÉES



Des que la Chambre eut décidé, par 412 voix contre 138, qu'elle allait siéger en comité secret, la séance publique fut suspendue et les tribunes furent évacuées. Les personnes qui avaient assisté au début de la séance, la presse, les huissiers, tous ceux qui, enfin, étaient des « profanes », durent quitter la place. La seconde séance, alors, commença sans témoins, et, dès ce moment, les passants, autour de la Chambre des députés, purent tout à loisir considérer ce fameux « mur derrière lequel, selon la parole de Victor Hugo, il se passe quelque chose ».

De la gloire militaire

Les immenses succès des Russes contre les Autrichiens ont fait qu'en une semaine le nom du général Broussiloff, comme on disait de lord Byron, est entré d'un bond dans la gloire. Les lecteurs d'Excelsior ont pu contempler ce visage mâle aux yeux rêveurs sous un front haut et solide et dont la bouche est finement dessinée. Car le physique du chef importe et il contribue à sa légende. C'est ainsi que tout, dans l'extérieur de notre Joffre, donne l'impression du verbe « tenir », qui fut depuis la guerre le verbe de notre rôle occidental. Elle fait maintenant partie de l'histoire de France, cette silhouette agile et trapue dont un bras, dégagé du manteau lourd, indique toujours quelque point de l'horizon menacé. Tous nos compatriotes connaissent et aiment ce mélange de concentration et de décision dans la mâchoire et le regard qui donne à la figure du général Joffre son caractère défensif et offensif. Ses traits sont liés, dans notre souvenir et notre reconnaissance, à l'impérissable victoire de la Marne. Nos petits-enfants montreront son portrait avec une affectueuse vénération : « Voilà celui qui a sauvé le pays. » Il n'est pas ici bas de plus bel éloge.

Avant la grande guerre, de pauvres gens allaient répétant que le type du héros militaire était suranné, que l'histoire des batailles avait fait son temps, que seules compteraient désormais les gloires de la paix, scientifiques ou littéraires, artistiques ou politiques. Inutile de rappeler ces textes et ces auteurs, dont les noms sont dans toutes les mémoires. Ces pauvres gens n'oubiaient qu'un point : c'est que les autres gloires éclosent, vivent et se développent à l'abri de la gloire militaire. Elle est la sauvegarde de la nationalité, c'est-à-dire du langage, comme du sol et de l'indépendance créatrice. Supposez que Joffre n'ait pas été là, avec sa résistance de roc et son pouvoir de réfection, — car il sut ramasser et relia, dans la défaite et le recul, les éléments de la victoire ; supposez que nous ayons été vaincus sur la Marne, que Paris ait été pris : ce n'était pas seulement notre force militaire qui sombrerait, c'était notre rayonnement intellectuel et civilisateur. La science allemande, l'art allemand s'imposaient à nous. Une dégradante servitude nous fermait jusqu'aux voies de l'espérance, jusqu'aux moyens du relèvement. Voilà ce qu'a empêché Joffre. Il fut, du 23 août au 12 septembre, le seul gardien de tant de trésors accumulés, et il les a préservés de l'assaut furieux, et il les a conservés intacts. Une erreur de sa part, un excès de confiance ou de précipitation, un manque de confiance, une hésitation au moment psychologique, et c'en était fait. La France entière, avec son long et magnifique passé, glissait sous les ténébres boches.

Le parachèvement du laurier, c'est qu'un service de cette taille fut rendu en toute simplicité. Jamais homme moins théâtral ne triompha sur un plus vaste théâtre. Le généralissime eut et garda le calme auguste du laboureur qui a achevé son labour, du moissonneur qui a garé ses épis. On ne connaît de lui ni attitudes, ni grands mots : seulement les ordres, d'un tour sobre et classique, qui décidèrent de la victoire, et les remerciements aux collaborateurs après la victoire. Seuls les connaisseurs en psychologie purent déceler, au plus profond, une sensibilité, une honte en nappes, larges et discrètes, dont circulent timidement de nombreux témoignages. Le Plutarque de l'avenir aura du mal avec notre Joffre. C'est que, en effet, il n'est pas commode de peindre et de délimiter un grand Catalan. Les Catalans sont, entre le soleil et la glace, entre la mer et la montagne, des esprits nuancés mais vigoureux et qui subordonnent naturellement l'impressionnabilité à la raison. Ils se donnent des huits et ils les atteignent. L'étoffe de leur volonté est à la fois fine et solide. On imagine aisément les thèses par le climat et l'ambiance ethnique que Taine eût échafaudées sur eux. Concluons simplement qu'ils sont des plus solides et des plus lucides parmi les Méditerranéens. On dira aussi de notre Joffre : « Il fut le Catalan de la Marne. » Car le fait, principalement le fait de gloire, emporte tout.

« Le reste est silence », affirme le poète. En effet, ni les vains propos, ni les longues harangues, ni les critiques acerbes et injustes ne mordent sur une gloire comme celle-là, sur un service comme celui-là. Il est naturel que l'apparition d'un homme capable, au zénith de la circonstance, soulève le murmure des incapables. Toutes les renommées éblouissantes ont leurs détracteurs, dont le concert n'est pas moins honorable, pour celui qui en est l'objet, que le concert des laudateurs. C'est le « memento quia pulvis » dans le cortège du triomphe romain. D'ailleurs le meneur d'une si rude guerre, et qui a vu mourir tant de braves gens, n'a pas besoin qu'on lui rappelle la destinée du corps humain. Mais nous autres non combattants,

auxquels l'éloignement de la bataille laisse du moins la faculté d'admirer, hâtons-nous et rehaussons les épaules quand on verra nous glisser dans l'oreille que ceci, qui aurait pu être fait, n'a sans doute pas été fait ainsi qu'il aurait dû être fait. Qu'en savez-vous, citoyen censeur ? D'où vous vient votre soudaine compétence ? Peut-être étiez-vous de ceux qui, un mois avant la guerre, déclariez close l'ère des combats et manifestiez le désir de paix du peuple allemand. Alors laissez-vous, citoyen ! C'est ce que vous avez de mieux à faire. Ce n'est pas sous le bonnet d'âne qu'il convient de faire le farandol et le renseigné.

On s'est souvent plaint, depuis le début des hostilités, de la pénombre où on se mouvait tant de héros, de la parcimonieuse publicité accordée aux actions d'éclat et à leurs auteurs. Je trouve que cette discrétion a sa grandeur. La gloire militaire collective est quelque chose de massif et de sûr, qui parviendra à la postérité comme un météore éblouissant. L'engagement actuel entre la France et l'Allemagne était, cette fois, d'une importance qui se prêtait mal aux panaches déployés et aux silhouettes nominatives, comme dans les guerres du premier Empire par exemple. Le lyrisme certes n'a pas disparu de cet immense risque de la mort en commun, de cette longue et âpre patience, de cette certitude du succès final. Mais il a pris une autre forme, inattendue et imprévue comme le reste. C'est un lyrisme sombre et sous-jacent, où les feux des mots sont assoupis, comme sont estompés les noms et les visages, un lyrisme qui ne trouvera son poète que longtemps après le dénouement de cette épopée silencieuse. Ensemencée dans le sol des tranchées, arrosée par le plus beau sang de France, cette immense gloire diffuse germera et achèvera d'étonner le monde.

Chris.

Ce que l'on dit

En attendant...

Théoriquement, nous ne savons rien du tout de ce qui s'est dit au Parlement en séance de Comité secret. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne racontera pas dans le public, à ce sujet, durant quelques jours, beaucoup d'histoires. Mais le faux s'y mêlera fatalement au vrai dans de telles proportions, et dans des proportions si difficiles à débrouiller, que ce sera au bout du compte comme si nous ne savions rien.

Après vingt-trois mois de guerre il est assez naturel que l'on sente quelques grincements dans les rouages politiques des Etats belligérants. Nous venons de le voir en Italie, et en Allemagne même la nomination de M. Helfferich comme vice-chancelier, l'évolution de M. de Bethmann-Hollweg lui-même, qui a fait passer de droite à gauche, comme une muscade, la majorité sur laquelle il s'appuie, ont pour origine des sensations de fatigue interne du même ordre. Ce sont là des phénomènes auxquels il fallait s'attendre.

Mais chez nous, je vois très bien un contre-interpelleur interrogeant les interpellateurs et leur disant : « Vous voulez un gouvernement qui gouverne. Ce désir est légitime, bien qu'il soit nouveau chez vous. En temps de paix votre idéal était un gouvernement qui ne gouvernait point, qui fut aux ordres des Chambres, et il ne faut pas trop s'étonner si les cabinets en ont alors pris l'habitude. On ne peut que vous féliciter de revenir à des conceptions politiques plus justes ; toutefois vous devez avouer que vous avez ici votre part de responsabilité. »

« Et vous avez bien raison aussi de demander toujours plus de canons et de munitions. Mais vous auriez bien fait de le demander dès avant la guerre. Au moment de la bataille de la Marne, si nos troupes avaient eu plus d'obus et de l'artillerie lourde, elles auraient sans doute remporté une victoire plus complète. C'est pendant la paix, comme on l'a écrit il y a déjà deux mille ans, qu'on prépare la guerre ; et pendant que la paix durait encore d'était vous, et non les cabinets, qui étiez tout-puissants. Excusez-ma franchise : mais si nous sommes en comité secret, c'est pour faire notre confession. »

Pierre Mille.

Les conseils de révision vont être clos le 1^{er} juillet. Ils restent, même en temps de guerre, une occasion de bons déjeuners pour ces messieurs de la commission : le préfet et le secrétaire général, le général, le conseiller général, le commandant de recrutement, le sous-intendant, les deux médecins majors et le conseiller de préfecture.

Mais s'ils mangent ensemble, ces messieurs n'ont pas la même indemnité. En effet, le préfet touche un millier de francs pour la session, le secrétaire général et les sous-préfets de 140 à 200 francs, les officiers de 4 à 6 francs par repas, selon le grade, ou de 12 à 20 francs par journée entière, et le pauvre conseiller de préfecture ne reçoit que 4 francs par repas.

Mais ce sont les chauffeurs qui mangent les bons morceaux.

Récemment, en remontant en voiture, dans un chef-lieu de canton d'un département du Centre, le préfet et le général se plaignaient de la médiocrité chère qu'ils avaient faite. L'un des automobilistes se prit à rire.

— Qu'avez-vous à rire, fit le général ?

— C'est que nous, mon général, nous avons mangé du perdreau et des truites !

— Oh !

— Oui, l'hôtelier a dit comme ça : « Les grosses légumes seraient peut-être capables de me faire fiche une contravention ! Je leur sers des œufs et du bifteck. Vous autres, vous ne direz rien. Voilà du gibier et du poisson !... »

Le comble de la paperasserie administrative.

M. Chézeau, garçon de la bibliothèque du musée pédagogique, vient de mourir. Le logement, composé de trois pièces et une cuisine, qui lui était concédé à titre gratuit vient d'être attribué à M. Houtin, employé titulaire à l'office d'informations et d'études du musée.

Or, sait-on tout ce qu'a nécessité cette attribution :

Un rapport du ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Inventions intéressant la défense nationale ;

La recherche de l'article 56 de la loi de finances du 26 février 1901 et d'un décret du 18 juin 1903 ;

Un décret signé, s'il vous plaît, par le Président de la République et par M. Painlevé ;

La publication du décret au Journal Officiel.

On peut constater le fait dans le numéro du 15 juin, à la deuxième page. Le décret tient deux tiers de colonne.

N'est-ce pas le moment de rappeler à l'administration que la Chine peut décidément nous envier :

1° Que nous sommes en 1916.

2° Qu'il y a la guerre depuis deux ans.

3° Que le papier est cher ?

A moins qu'on ne nous démontre que la lecture du décret en question puisse intéresser les lecteurs de l'Officiel.

Au moment où, hier, on prenait, au Palais-Bourbon, toutes dispositions pour que le secret fût rigoureusement assuré pendant tout le temps que devait durer la fameuse séance à huis clos, un député qui pratique excellemment l'art de pincer sans rire, s'approcha de son collègue, M. Cadenat, député des Bouches-du-Rhône, et sur le ton de la confidence, lui murmura à l'oreille :

— Mon cher ami, c'est le moment de vous distinguer.

— Je ne vous comprends pas du tout, répondit le parlementaire méridional, sur ses gardes un peu.

— Vous allez comprendre, insista l'autre. Vous n'ignorez pas que, pour assurer le parfait hermétisme de nos débats, on va pousser la vigilance jusqu'à cadenasser les portes intérieures de la salle des séances. Un député qui a le bonheur de s'appeler Cadenat eût été tout désigné pour cet office. Mais, je vois qu'il est trop tard. Et c'est dommage.

En effet, dans le même moment, un autre élu, qui représente un département du Nord, ravissant à M. Cadenat le privilège de « boucler la lourde », d'un triple tour de clé, il condamnait la dernière porte de la salle, au pied des bancs de l'extrême gauche.

Aussitôt après, M. Deschanel ouvrait la séance.

On sait que le général Gallieni s'intéressa beaucoup à la création du musée de Tananarive, destiné à faire connaître aux Malgaches l'art français. Il écrivit lui-même la préface du catalogue ; et les dons affluèrent au petit musée colonial installé dans l'ancien palais de la reine. La collection, qui comprend trois cent cinquante tableaux, va s'enrichir d'une œuvre nouvelle : c'est la reproduction des obsèques émouvantes du général Gallieni, qu'un de nos plus grands maîtres ne dédaigne point de peindre pour les Hovas dont autrefois Gallieni fut le gouverneur général.

Nul doute que les funérailles du grand chef blanc n'attirent à Tananarive — toutes proportions gardées — la même affluence qu'à Paris !

Le Veilleur.

Journal d'un neutre

L'infériorité spirituelle d'autrui fut toujours pour moi une positive souffrance. Forcément je dois me résigner, étant dans ce domaine au-dessus de l'étiage; et, somme toute, quand leur sottise me met sur le grill, si je m'avise que ce tourment témoigne ma supériorité, je ne manque pas de me dire : « Mais, Schenchi, c'est un lit de roses ! » Toutefois, est-on le maître de ses nerfs constamment ? Non. Quand ainsi je suis trop tendu, je ne puis avoir nulle pitié chrétienne des imbéciles. Ne me dites pas alors : « Ce n'est pas leur faute. » Je répondrais : « Je n'en suis pas bien sûr. » Et je les rudoie.

La chose m'est arrivée mercredi avec le gargon de mon hôtel. Malgré sa condition, je lui marque de la bienveillance, en égard à sa nationalité : car il est Suisse comme moi, mais du Valais. Il use, sans abuser, de ma faveur, et il ne tire pas trop sur la corde, mais il va jusqu'à la familiarité.

Mercredi soir, entré dans mon appartement pour faire sans façon la couverture, il m'y trouve, retour déjà de souper, et attablé à de certaines écritures pour mon échéance du 15. D'abord, il me souhaite le bonsoir, premier, mais je réponds, selon la tradition de Louis XIV, s'il vous plaît, qui se découvrait pour les filles de chambre. Ensuite, je le laisse à ses affaires et moi aux miennes; mais, ayant fait le repli des draps, et (excusez le détail de ménage) pieusement déposé l'une et l'autre pantoufle où il se doit, il continue de tournailler, goguenard, par la pièce, et finalement me dit, du même ton : « Dois-je éveiller monsieur (je l'ai, comme on voit, stylé à la troisième personne : c'est petitesse, mais vénielle; je tiens à cheval sur les manières correctes, même en voyage) dois-je (ici se poursuit sa réplique) éveiller monsieur demain matin à l'heure ordinaire de huit heures, ou à sept heures tapant, selon le nouveau décret ? »

Je pressentis l'insupportable l'oreillée, et prenant sur moi, je répondis avec une patiente douceur (j'avoue que le vinaigre perçait sous le miel) :

— Mon bon ami, je ne changerai rien à l'horaire communier. Pourquoi réformer ce qui est bien conçu ? Vous m'éveillerez donc, Dieu voulant, à huit heures, comme d'habitude. Seulement vous aurez soin tout à l'heure, quand l'onzième sonnera, de mettre, comme tout le monde, votre toquante à minute.

D'un geste involontaire, il porta sa main droite à son gousset gauche, où reposait, je présume, l'objet de notre entretien, et je vis que je ne lui aurais pas causé plus fort émoi en lui prescrivant le sacrilège, le parricide, ou, comme disent les auteurs grecs, l'action de manger ses propres enfants, s'il en a. Néanmoins il ne me fit aucune réponse, car il me vénérait superstitieusement; mais ce n'est pas moi qui ai inventé que le silence des peuples est la leçon des rois.

Le silence, qu'il fit ou non à l'intention de m'enseigner, ne dura pas le temps de compter l'entée; et mon officieux, qui continuait d'aller, venir, et dementir en mon privé sans pouvoir alléguer désormais aucun prétexte valable, m'attiqua en ces termes de reproche : « Monsieur prendra-t-il son tub au sortir du lit de monsieur, ou seulement une heure après ? »

Je me sentais en ébullition ! Je répondis nonobstant avec une feinte douceur angélique : « Au sortir du lit, Félix. » Puis je soupirai.

— Et le thé de monsieur ? poursuivait sans miséricorde cette damnée tête de bœuf. Monsieur prendra-t-il le thé de monsieur aussitôt après avoir pris le tub de monsieur, ou bien monsieur flânera-t-il une heure, pour tuer celle que monsieur aura gagnée en se réveillant soixante minutes plus tôt ?

Je lui répondis avec une méritoire aménité :

— Je ne me serai pas levé une minute plus tôt, et je ferai toute chose, demain, vendredi, les jours suivants, si Dieu me prête vie, précisément à la même heure que mardi, lundi et tous les jours de mon existence envisagée dans l'ordre inverse, conformément à la règle de mon invariable ponctualité. Je vous répète qu'une fois donné le coup de pouce aux montres et aux pendules, on n'a qu'à se laisser vivre et n'y plus penser pour ne s'apercevoir de rien.

— C'est plus fort que moi, j'y pense toujours, reparti ce brave homme, mais stupide.

Lors, je ne pus tenir bon, je m'échappai de moi-même, et lui lâchai cette cruauté :

— Si vous êtes assez bête pour ne pas vouloir comprendre ce qui tombe sous le sens du plus obtus, j'ai d'autres soucis à la veille d'une échéance, et ce n'est pas moi qui entreprendrai de vous éclaircir.

— Monsieur fera mieux d'y renoncer, fut sa réponse humble, qui me toucha; et je fis justement le contraire d'y renoncer, d'autant que je trouvai un argument subtil :

— Seriez-vous, lui dis-je (affectant la mine sévère), Suisse de mauvaise qualité ou mauvais teint ? Ignorez-vous que, bien avant la France, la Confédération Helvétique a poussé son aiguille ?

Il aurait fait bon voir à ces mots mon Félix trotter comme fou, et l'entendre s'écrier :

— Suis-je depuis si longtemps en retard sur mon pays ?

Bon sentiment; mais je ne rendis justice qu'à la réflexion, et lui dis par récidive :

— Mon pauvre Félix, vous êtes encore plus idiot que je ne croyais.

P. c. c. :

Abel Hermant.

Nouveaux succès russes

Les prisonniers d'hier (14.000 soldats et 100 officiers)

Pétrograd, 16 juin. — Les Russes ont fait de nouveau prisonniers 100 officiers et 14.000 soldats; leurs succès continuent.

La population civile évacuée Czernowitz

BUCAREST, 15 juin. — Selon des nouvelles de Bukovine, les Autrichiens ont évacué Czernowitz; en même temps, ils emmenaient de nombreuses personnes arrêtées et transportaient le matériel roulant du chemin de fer à Hskani, d'où il sera éventuellement dirigé sur Bourdonjoni.

Le chemin de fer de Czernowitz à Foksgarten a été détruit.

Des trains remplis de blessés sont dirigés sur Morna-Vatra. (Havas.)

L'avance vers Kovel

LONDRES, 16 juin. — On télégraphie de Pétrograd au Times :

« La brèche ouverte dans le secteur de Loutsk s'étend de plus en plus dans la direction de Kovel ;



Le tsar (A) et le général ALEXEIEFF (B), chef d'état-major général de l'armée russe, suivant les opérations sur la carte.

elle enveloppe progressivement le flanc droit de l'armée du prince Léopold de Bavière — formant le centre de la ligne allemande — qui s'appuie sur le Pripet et le Stokod, la plus grande partie des unités de cavalerie étant concentrée dans la région de Pinsk. Maintenant que les Russes se sont avancés jusqu'au Stokod, le prince de Bavière a été forcé de replier son flanc droit afin de couvrir ses communications avec l'arrière. Il doit également masquer au centre le regroupement de ses troupes, nécessité par ses transferts vers le sud, qui ont notablement affaibli sa ligne de défense sur la rivière Shara.

Vers Riga

LONDRES, 16 juin. — On mande de Pétrograd que l'on s'attend à une forte offensive des Russes du côté de Riga.

(Voir nos dépêches en Dernière Heure)



LE GÉNÉRAL KOUROPATINE commandant en chef de l'armée russe qui opère sur le front septentrional.

La bataille de Verdun

Nous gagnons du terrain sur la rive gauche de la Meuse et repoussons victorieusement les attaques sur la rive droite

Devant Verdun, notre résistance continue, héroïque, tenace, et le succès la récompense.

Sur la rive gauche de la Meuse, c'est en vain que l'ennemi a contre-attaqué à plusieurs reprises la franchée que nous venons d'enlever sur les pentes méridionales du Mort-Homme.

Nous avons maintenu notre gain qui est d'environ 300 mètres en profondeur sur une largeur de 2 kilomètres.

Sur la rive droite, il a entrepris une puissante action contre nos positions au nord de l'ouvrage de Thiaumont. C'est au même point qu'il avait, on s'en souvient, attaqué à plusieurs reprises dans la journée du 12 juin, sans autre résultat que l'occupation de quelques éléments avancés à l'est de la cote 321. L'offensive s'est étendue cette fois sur un front de deux kilomètres, entre la même cote 321 et la cote 320, située immédiatement à l'est de la route de Douaumont à Fleury, près d'une petite chapelle en ruines, appelée chapelle Saint-Joseph. L'ennemi a lancé plusieurs attaques qui, toutes, ont été brisées sous nos feux avec de fortes pertes.

Un peu plus tard, à la tombée de la nuit, il a essayé de nous enlever les tranchées qui défendent le petit ravin compris entre le bois de la Gaillette et le plateau de Fleury. Mais notre vigilance n'a pas été prise en défaut, et nos lirs de barrage aussitôt déclenchés ont empêché l'infanterie de sortir de ses tranchées.

Il est évident que si l'ennemi lance contre nous des attaques qui ne parviennent pas jusqu'à nos positions, il subit des pertes considérables, pendant que les nôtres restent normales. Or, ce cas est de beaucoup le plus fréquent. Aucune de nos positions n'a été prise du premier coup. Il a toujours fallu une longue série de tentatives infructueuses et meurtrières. C'est ainsi que des centaines de cadavres allemands se sont entassés devant le fort de Vaux, dont la garnison était de cent cinquante hommes.

Quand le moment sera venu de dresser le bilan de la bataille de Verdun, on verra que cette bataille équivalait pour l'ennemi à une formidable défaite par les pertes qu'il y a subies, sans compter l'inconvénient plus grave encore de l'avoir paralysé pour longtemps sur le front occidental.

L'offensive russe continue avec succès : aujourd'hui encore, le communiqué nous annonce 14.000 prisonniers. L'armée autrichienne paraît désormais incapable de contenir l'avance de nos alliés.

Jean Villars.

L'héroïque défenseur de Vaux a forcé l'admiration de l'ennemi

Les journaux allemands et autrichiens consacrent de longs comptes rendus à l'héroïque défense de la garnison de Vaux. On lit dans le *Neues Wiener Tageblatt*, sous la signature du baron von Reder :

« Le transport des blessés du fort de Vaux, écrit-il, fut plutôt pénible. Quand le dernier d'entre eux fut porté hors de la casemate, le commandant Raynal abandonna, lui aussi, la place qu'il avait défendue avec tant d'héroïsme. Il fut conduit directement sur une position où l'attendait le commandant de la division allemande. Le général salua le brave commandant français avec une grande courtoisie. Le commandant Raynal répondit en saluant d'un geste rigide et martial. Raynal a une sympathique figure de soldat, brun, les yeux noirs, lumineux.

« Le général allemand fit alors savoir au commandant Raynal que le général Joffre l'avait nommé commandeur de la Légion d'honneur. Il le félicita vivement. Ce fut émouvant, continue le correspondant, de voir l'effet de cette nouvelle sur le visage brun, impassible, du vaillant officier. La figure fut comme illuminée par un éclair, les yeux brillèrent.

« Plus tard, l'héroïque commandant fut présenté au krouprinz. »

LES COMBATS DEVANT VERDUN

L'opinion d'un officier allemand

Voici quelques extraits d'une lettre écrite par Mme Kloeppel, femme d'un professeur de Standal (Saxe) à un prisonnier de guerre actuellement au dépôt d'Etampes :

... Quand j'étais à Berlin avec ma fille, nous avons eu à l'hôtel Adlon une réunion de famille. Il y avait la Herr... (le nom se trouve dans la lettre), qui est officier au grand-quartier général allemand. Après

le diner, je lui demandai son opinion sur Verdun. Il me déclara que l'attaque de Verdun, en général, n'était pas prévue. Les troupes qui se trouvent aujourd'hui devant cette ville devaient être employées plus au nord. Le kronprinz demanda qu'un nombre suffisant de jeunes troupes fraîches fussent mises à sa disposition. On ne voulait pas les lui donner; néanmoins, il fit prévaloir sa volonté et c'est ainsi que l'offensive sur Verdun fut déclenchée. Il ne croit pas que nous en tirions beaucoup d'avantages; cela eût été différent si Verdun avait été pris dans les quinze premiers jours. Mais maintenant l'adversaire a concentré à Verdun toutes ses réserves disponibles et il sera difficile d'obtenir un résultat. Je ne veux naturellement pas dire par là que Verdun ne peut pas être pris, mais si nous arrivons à un résultat il nous faudra payer fort cher notre succès. Cependant, le fait que l'adversaire rassemble ses forces devant Verdun devrait nous décider à revenir à notre plan primitif.

Il m'a semblé que dans le corps des officiers un courant se dessine contre notre kronprinz. M. de R... ne m'a rien dit de précis, mais on pouvait, dans ses paroles, deviner une grande irritation contre le kronprinz. Je crois que ce jeune Monsieur (le kronprinz) fait prévaloir sa volonté avec trop peu de ménagement...

Voilà question au sujet de l'opinion et de la mentalité de nos officiers est malheureusement justifiée. Le patriotisme est un mot dont très peu de ces messieurs comprennent la signification. Il est triste que des caractères aussi douteux aient été nommés officiers. M. le colonel de H... m'a déclaré, il y a quelques jours, qu'il n'aurait pas cru possible qu'un pareil état d'esprit put se propager dans le corps des officiers...

L'armée anglaise est prête

Elle n'attend que le signal d'une opération décisive

LONDRES, 16 juin. — Au sujet d'opérations qui se développent au front occidental, le *Manchester Guardian* écrit :

« On se rappelle qu'avant la bataille de la Marne le général Joffre dut ajourner sa contre-attaque jusqu'au moment favorable. L'inaction apparente du front britannique peut se comparer, semble-t-il, à la manœuvre qui précéda les événements du 8 septembre. Nous savons que les Anglais ont offert leur appui aux Français; ce sont des raisons stratégiques qui nous ont empêchés d'agir plus tôt.

« Si nous avions eu, au moment de la bataille de la Marne, les forces dont nous disposons maintenant, cette bataille aurait peut-être été décisive. » Il s'agit de savoir si nous pourrions profiter de l'occasion analogue à celle de 1914 qui paraît s'offrir à nous. »

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS

LA CANDIDATURE WILSON acceptée par acclamations



M. WILSON
(D'après une étude de Vasquez Diaz.)

SAINT-LOUIS, 16 juin. — La Convention démocratique a nommé, par acclamations, M. Wilson et Marshall, candidats à la présidence et à la vice-présidence.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 16 Juin (685^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands ont lancé, cette nuit, plusieurs contre-attaques sur les tranchées des pentes sud du Mort-Homme conquises par nous hier. Toutes ces tentatives ont échoué sous nos feux. Le chiffre total des prisonniers allemands faits sur ce point s'élève à 180, dont 5 officiers.

Sur la rive droite, l'ennemi a dirigé, vers 18 heures, une puissante action offensive contre nos positions au nord de l'ouvrage de Thiaumont depuis la cote 321 jusqu'aux abords de la cote 320. Nos feux de mitrailleuses et d'infanterie ont brisé successivement toutes les attaques qui ont coûté des pertes élevées aux assaillants.

Plus à l'est, après un violent bombardement avec obus de gros calibre, les Allemands ont tenté, vers 22 heures, une attaque sur nos tranchées à la lisière sud du bois de la Caillette. Nos tirs de barrage, aussitôt déclenchés, ont empêché l'ennemi de sortir de ses tranchées.

Sur le reste du front, activité intermittente de l'artillerie.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur les deux rives de la Meuse, l'activité de l'artillerie a été intermittente au cours de la journée. Aucune action d'infanterie.

Il se confirme que l'attaque menée par nous hier sur les pentes sud du Mort-Homme nous a rendus maîtres des tranchées adverses sur un front d'un kilomètre environ. Toutes les tentatives faites par l'ennemi pour nous en chasser ont complètement échoué. Le nombre des prisonniers se monte à plus de deux cents, dont six officiers.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE

SALONIQUE, 16 juin. — La journée d'hier a été calme sur le front du Vardar. Par contre, sur le front lac Danzoe-Kilindir, le bombardement de l'artillerie ennemie a été des plus intenses.

Les Bulgares-Allemands ont envoyé 200 projectiles sur un seul point.

La population de Salonique fut intriguée hier par une intense canonnade, assez lointaine d'ailleurs, qui ébranlait l'atmosphère; on concluait à une brusque attaque bulgare-allemande.

Il s'agissait simplement d'écoles à feu exécutées par les Serbes sur les champs de tir créés pour la circonstance.

Communiqué britannique

LONDRES, 15 juin. — Pendant ces dernières vingt-quatre heures, le calme a régné sur la plus grande partie de notre front.

Hier soir, sur le front dernièrement conquis par nous, près de Zillebeke, il y a eu un bombardement intermittent de part et d'autre qui n'a pas été suivi d'intervention de l'infanterie et n'a pas changé la situation.

Aujourd'hui, dans le secteur et les parages de l'Ancre, les mortiers de tranchées et l'artillerie ont donné de part et d'autre et, dans le saillant de Loos, la guerre de mines a continué avec activité.

Sur le reste du front, aucun incident particulier à signaler.

Les opérations en Mésopotamie

LONDRES, 16 juin. — Le correspondant du *Times* à Pétrograd écrit :

« Sur la frontière persane, nous avons arrêté l'offensive turque entreprise avec de grandes forces dans la direction de Bagdad. Cette attaque a été menée par des unités turques qui opéraient précédemment contre les Anglais à Kut-el-Amara. L'objectif des Turcs paraît être de nous chasser de la porte d'entrée de la Mésopotamie, mais ils ont échoué.

« L'arrivée de la chaleur estivale ne permet pas d'escompter un prochain développement d'opérations de grande envergure dans la vallée de la Mésopotamie. »

Ayuntamiento de Madrid

LE BLOCUS DE LA GRÈCE

L'anxiété de la population et la mauvaise humeur du gouvernement

Une démobilisation fictive ?

LONDRES, 16 juin. — On mande de Salonique au *Daily Telegraph* :

« Des nouvelles d'Athènes établissent que les dix plus vieilles classes seulement seront démobilisées, les dix plus jeunes restant sous les drapeaux.

Le gouvernement appellerait cinq classes de réservistes de la Nouvelle Grèce et les classes 1915-1916, de sorte qu'il y aura autant d'hommes mobilisés qu'auparavant. »

La base grecque en Macédoine est transférée à Volo

SALONIQUE, 16 juin. — Par suite de l'établissement de la loi martiale et la prise du contrôle des postes et télégraphes, des voies ferrées et des douanes par les Alliés, la base locale de l'armée grecque, y compris les troupes occupant les forts extérieurs de la ville, a été transférée à Volo.

L'embargo

ATHÈNES, 16 juin. — Le public ici reste plein d'anxiété. La situation concernant les mesures du blocus est sans changement. Le gouvernement reste toujours sans aucune communication de la part des puissances alliées.

Aucun départ de vapeurs n'a eu lieu au Pirée.

À la Chambre des députés, différents députés proposent d'adresser aux puissances une protestation spéciale indiquant que l'interdiction des transports de blé prive de pain des populations entières.

ATHÈNES, 15 juin. — Le port du Pirée a présenté hier une animation extraordinaire.

Plusieurs compagnies de navigation, pensant que la flotte des Alliés ne s'opposerait pas au service de cabotage, avaient cru devoir annoncer le départ de leurs navires immobilisés depuis plus d'une semaine par suite du blocus.

Déjà les voyageurs affluaient au Pirée, lorsque deux heures avant le départ, les équipages exigèrent que le gouvernement grec et les Compagnies leur garantissent qu'ils ne seraient pas capturés par les Alliés et que si toutefois leurs navires étaient saisis, leurs soldes seraient versés à leurs familles.

Satisfaction n'ayant pu leur être donnée, le départ des navires dut être de nouveau ajourné.

Le paquebot *Nofkratoussa*, qui devait aller prendre le courrier postal à Messine, ne put partir, et le Gouvernement envoya chercher la poste par navire de guerre. (Radio.)

Manifestations inconvenantes

Nous avons parlé récemment d'un pseudo-attentat organisé contre le roi Constantin et qu'on avait tout lieu de croire avoir été organisé par la police grecque afin de provoquer des manifestations populaires.

Le *Times* publie le récit d'un témoin oculaire, qui complète notre information :

« Dans la soirée, une revue se donnait dans un théâtre d'Athènes. Du commencement à la fin, ce fut une série d'insultes contre l'Entente et ses soldats.

« On vit sur la scène des acteurs représentant des soldats alliés complètement ivres et les troupes de l'Entente fuyant devant leurs ennemis.

« Parmi dans la soirée, un fonctionnaire de la légation britannique fut attaqué par des policiers en civil et en uniforme; des passants qui le connaissaient purent le faire relâcher.

« Au stade, pendant la fête militaire, les membres de la légation britannique, y compris l'attaché militaire et l'amiral Palmer, chef de la mission navale, se virent entourés d'agents de la police secrète de la façon la plus impertinente, aussitôt que le roi et les membres de la famille royale arrivèrent sur le terrain.

« Il ne faut pas commettre l'erreur de croire que cette succession d'insultes soit une manifestation populaire. En grande majorité, les Grecs sont entièrement loyaux à l'égard de la Grande-Bretagne et de la France, et sont peut-être plus écœurés encore de la conduite de leurs gouvernants que peuvent l'être ceux-là mêmes qui furent exposés à ces insultes. »

LA SAISON A VITTEL

Choisie, en raison de ses conditions d'hygiène et de sécurité, comme siège provisoire des écoles normales d'institutrices de trois départements, la station de Vittel retrouve cette année sa vogue habituelle. Arrivées au Grand-Hôtel : M. Mauris, directeur du P.-L.-M., et famille; Mme Elisabeth, de Pétrograd, et suite; baron de Courcy, etc.

EN ITALIE

La composition du nouveau cabinet

ROME, 15 juin. — On peut considérer le ministère national comme virtuellement constitué grâce à l'acceptation de M. Sonnino, obtenue au dernier moment par M. Boselli.

En tête de la nouvelle liste se trouvent : MM. Boselli, Bissolati, Orlando et Sonnino.

Puis viennent les noms de M. M. Bonomi, socialiste réformiste; Comandini, républicain; Fera et Girardini, radicaux; Calosimo, giolittiste, et Mada, catholique.



LE GÉNÉRAL MORONE

qui conserve le portefeuille de la Guerre.

La participation de M. Mada à la nouvelle combinaison, à côté des socialistes réformistes, caractérise la limite portée de la concentration réalisée. M. Mada appartenait, en effet, au groupe catholique, et c'est la première fois depuis 1870 que ce groupe est représenté au pouvoir.

L'adhésion définitive de M. Sonnino achève de dissiper toute équivoque quant à la fermeté et à la continuité de la politique militaire et diplomatique du nouveau cabinet.

Le journal officiel annoncera sans doute ce soir l'acceptation de M. Boselli de former le nouveau cabinet.

Les raisons du maintien de M. Sonnino

M. Sonnino, après de longues hésitations, a accepté de faire partie de la nouvelle combinaison. C'est là le meilleur gage que l'Italie continuera de suivre la route qui l'a amenée à signer le protocole de Londres et de participer à toutes les conférences des Alliés.

Le plus gros obstacle à la participation de M. Sonnino à la nouvelle combinaison semblait être son opposition à l'organisation des commissions parlementaires de contrôle. Toutefois, les partis de gauche, qui exigeaient cette institution, semblent y avoir renoncé sous le prétexte que, le nouveau ministère étant très élargi et formé de représentants de tous les groupes, ceux-ci seront forcément renseignés sur la politique du nouveau cabinet par leurs hommes de confiance.

Les cercles politiques de Rome estiment que le maintien de M. Sonnino aux Affaires étrangères est, en outre d'un juste hommage rendu à l'œuvre du ministre, une manifestation nouvelle de l'accord et de l'amitié avec les Alliés, dont M. Sonnino possède, à juste titre, l'estime et la confiance.

BANQUE DE FRANCE

Vente de titres à Londres
Prêts de titres à l'Etat

Les services installés par la Banque de France pour recevoir les dépôts de titres prêtés à l'Etat et les ordres de vente de titres à Londres sont ouverts tous les jours, sans interruption de séance, de 9 heures à 11 heures.

En dehors des titres compris dans la liste très variée des valeurs pouvant être prêtées à l'Etat, qui donnent aux prêteurs une bonification de 25 0/0 du revenu annuel, beaucoup d'autres peuvent être vendus à Londres, en assurant aux vendeurs un bénéfice spécial résultant du change : Fonds d'Etat (Japonais, Russes, etc.), valeurs industrielles (Caoutchouc, Pétrole : Royal Dutch, Shell Transport, etc.), Mines d'or (de Beers, Lauraro Nitrate, etc.).

La Banque de France prend à sa charge les frais d'envoi et d'assurance des titres qui peuvent être négociés à Londres, même non revêtus du timbre français.

Taisez-vous ! Méfiez-vous ! Les oreilles ennemies vous écoutent

LA CHAMBRE S'EST RÉUNIE HIER EN COMITÉ SECRET

La Chambre a donc tenu hier sa fameuse séance « en comité secret ». Ce qui s'est dit et passé au cours de ce débat.

pour éviter toute affaire avec la censure.

nombre de députés ne songaient pas, en effet, à

auparavant prêter serment aux pèlerins de Kienthal, demande la parole.

— Le vote doit avoir lieu sans débat, fait observer le président. Le règlement est formel !

Sur quelques bancs de l'extrême-gauche, on apostrophe M. Pugliesi-Conti. On crie : « Hou ! Hou ! » au député de la Seine qui tient tête à ses adversaires.

Cette petite scène amuse les spectateurs, une demi-douzaine de civils et autant de militaires, qui occupent les tribunes publiques. Les journalistes demeurent indifférents. Ils ont l'habitude...

Mais l'incident se prolonge. M. Alexandre Blanc, l'un des trois de Kienthal, s'avance vers M. Pugliesi-Conti en gesticulant. Des propos dépourvus d'aménité sont échangés dans le bruit. Les huissiers — qui sont encore là — et des députés s'interposent.

Pendant ce temps on vote. A gauche et à l'extrême-gauche les bulletins sont blancs. Par contre, quelque flottement se manifeste sur les bancs des députés de la gauche démocratique où des bulletins bleus se mêlent aux bulletins blancs. A part quelques rares exceptions, les progressistes et la droite votent bleu. On remarque, à leur banc, M. Barthou, M. Delcasse, dont on escompte l'intervention, M. Caillaux et M. Millerand.

M. Deschanel procède enfin le résultat. Par 412 voix contre 438, le comité secret est prononcé. La séance est suspendue, tandis que les huissiers font évacuer les tribunes. A gauche et à l'extrême-gauche, des députés manifestent bruyamment leur satisfaction, tandis qu'on fait sortir les journalistes à qui, suivant l'expression de l'un d'eux, ils reprochent depuis longtemps de jeter un « mauvais vernis » sur l'assemblée. C'est leur revanche !

Il est deux heures et demie. Sous le boisseau du comité secret, cinq cent cinquante confidentiels vont rechercher la lumière.

LE SÉNAT VEUT AUSSI SON COMITÉ SECRET

Le bureau de la gauche démocratique, radicale et radicale-socialiste du Sénat s'est réuni hier pour examiner les moyens propres à assurer l'exécution de la délibération du groupe relative à la constitution de la Haute-Assemblée en Comité secret.

Les membres du bureau se sont mis d'accord sur la procédure à suivre. Ils se sont ajournés à jeudi pour fixer le jour où sera déposée la demande de Comité secret.

Dans le Trentin : deux adversaires



A gauche, le général autrichien BOROEVIC, qui commande les troupes austro-hongroises opposées à la 1^{re} armée italienne, que commande le général PECORI-GIRALDI (à droite).

Un conseil de guerre britannique

LONDRES, 16 juin. — M. Asquith est rentré à Londres dans la matinée.

Une réunion du conseil de guerre doit avoir lieu à midi. Ce sera la première depuis la mort de lord Kitchener.

ATTENTAT MANQUÉ

Un Allemand voulait faire sauter un navire anglais dans le port de Rotterdam

ROTTERDAM, 15 juin. — Le Dagblad de La Haye publie les détails sur une tentative heureusement avortée pour faire sauter le bateau Harwich dans le port de Rotterdam.

Un Allemand, du nom de Ourtz, qui avait été mandé à un marin hollandais de l'aider à faire passer en contrebande de l'aniline à destination de l'Angleterre, en vint à avouer qu'il comptait mettre de la dynamite dans le double fond des caisses à charger sur l'Harwich. La police aussitôt avertie tendit une souricière. Ourtz expliqua tout son plan devant des agents déguisés qui le mirent en état d'arrestation. Il fut trouvé porteur d'ordres du bureau de la Marine d'Anvers.

Cette affaire a causé une vive émotion en Hollande; on rappelle, en effet, que les Allemands avaient précédemment tenté de faire sauter un navire transportant en Angleterre des recrues et des ouvriers belges.

Tremblement de terre en Italie

ROME, 16 juin. — Ce matin, vers 3 h. 25, une forte secousse de tremblement de terre a été ressentie à Forlì et à Rimini. Il n'y a aucune victime.

BÉNÉDICTINE

la Grande Liqueur Française
TONIQUE — DIGESTIVE

Ils ignorent notre avance de l'heure, par MANFREDINI



Ils croient qu'on va dîner!... Explique-z-y donc qu'ils sont en retard d'une heure!!!

Quelques survivants du "Hampshire"



Rares furent les marins du *Hampshire* qui purent échapper à la mort. Ces quelques naufragés furent recueillis au moment même où leurs forces allaient les trahir. L'un d'eux vient de confier à un rédacteur de la presse anglaise des détails émouvants sur le sang-froid de lord Kitchener.

Quelques blessés de la bataille du Skager-Rak



Ceux-ci font partie des équipages des navires de l'escadre Beatty, et ils furent les héros qui mirent en fuite la flotte allemande, dans le grand combat du Skager-Rak, le 31 mai dernier. Ils ont payé d'un peu de leur sang la gloire d'avoir été de cette mémorable affaire, mais leur sourire prouve qu'ils en sont fiers.

DERNIÈRE HEURE

L'AVANCE RUSSE continue

Sur tout le front, de la Pologne à la Roumanie, nos alliés progressent, faisant de nouveaux prisonniers et s'emparant d'un butin important.

PÉTROGRAD, 16 juin. — Sur le front des armées du sud de la Pologne, les combats continuent. Au cours des rencontres avec nos troupes, l'ennemi a subi des pertes lourdes.

Les détails suivants, concernant les opérations dans plusieurs secteurs, ont été reçus :

Au cours de puissantes et infructueuses contre-attaques sur le Sty, dans la région de Sokoul, au nord de Rojstiche, nous avons fait prisonniers 20 officiers et 1.750 soldats.

Dans la région à l'ouest et au sud-ouest de Loutsk, au cours de la poursuite de l'ennemi, notre cavalerie a engagé avec succès plusieurs combats.

Au nord-ouest de Kremenetz, nos éléments hardis, appartenant aux troupes du général Skharoff, après un combat acharné, ont délogé, par un coup vigoureux, l'ennemi de ses positions fortifiées sur la rivière de Pliachevka, entre Kozine et Tarnavka.

Un de nos jeunes régiments, conduit par le colonel Tataroff, après une lutte acharnée, a passé une rivière ayant de l'eau jusqu'au menton; une compagnie tomba dans un endroit profond et périt d'une mort héroïque. Mais la vaillance de nos soldats et des officiers amena la fuite désordonnée de l'ennemi; nous fîmes prisonniers 70 officiers et plus de 8.000 soldats; nous avons pris deux canons, beaucoup de mitrailleuses, plusieurs milliers de fusils, des cartouches et d'énormes réserves de fil.

Par un coup également impétueux, notre infanterie, avec le puissant appui de l'artillerie, s'est emparée du bois de Rostock, au sud du bas Potchaïeff; elle a fait des prisonniers et pris des mitrailleuses et des lance-bombes.

Par un effort héroïque, les troupes de l'armée du général Stcherbatcheff ont culbuté hier les Autrichiens dans la région de Gaivoronka-Gnilovody, sur la rive ouest de la Strypa, au nord-ouest de Buczacz. Le combat avec les Autrichiens et avec les Allemands, qui les appuient, continue toujours; jusqu'à présent nous avons capturé 6.000 prisonniers, des canons et des mitrailleuses.

Un avion ennemi a lancé des bombes sur Tarnopol.

Nos braves cosaques du Don ont fait prisonniers 7 officiers et 600 soldats.

Le compte approximatif de la journée d'hier fournit un total de prisonniers de 100 officiers, 14.000 soldats et beaucoup de matériel de guerre.

Sur le front de la Drina et plus au sud jusqu'à la région de Polessie, échange de feux de mousqueterie et d'artillerie. Notre artillerie a lancé hier un violent feu dans la région de Drinsk.

Les tentatives de l'ennemi de prendre en plusieurs secteurs l'offensive, ont été partout repoussées par notre feu.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région du littoral, les Turcs ont pris à maintes reprises l'offensive et ont occupé la ville de Serpoul. Ils en ont ensuite été délogés par nos troupes et refoulés sur leurs positions de départ.

Un télégramme du roi d'Italie au tsar

PÉTROGRAD, 16 juin. — L'empereur commandant suprême, a reçu le télégramme suivant du roi d'Italie :

Avec des sentiments de profonde admiration, je suis en idée avec tout le peuple italien la puissante offensive de tes armes, qui se développe victorieusement. Je t'envoie mes plus chaleureuses et amicales félicitations.

Etant convaincu que les efforts communs amèneront le succès définitif, je te prie de croire à mon amitié inaltérable.

L'artillerie russe

BALE, 16 juin. — La Nouvelle Presse Libre de Vienne écrit que les Russes se servent, pour leur offensive, de canons de marine à longue portée, de construction russe et japonaise, ainsi que d'obusiers de construction moderne et de canons de 23 centimètres d'un dernier modèle.

SUR LE FRONT ITALIEN

Dix-huit bataillons autrichiens attaquent et sont repoussés

ROME, 16 juin. — Commandement suprême :

Entre l'Adige et la Brenta, dans la journée d'hier, l'adversaire a tenté encore de vains et sanglants efforts pour briser notre résistance qui, désormais, s'est solidement affirmée le long de tout le front.

Dans la vallée de Lagarina, pendant la nuit du 15 au 16 juin, de très grandes forces ennemies ont attaqué par surprise nos positions de Sernavalle et de Coni-Zugna. Après trois heures de mêlée acharnée, à l'aube, les colonnes ennemies ont été mises en fuite et poursuivies par le feu précis de notre artillerie.

Sur le front Posina-Astico, après une tentative d'attaque de nuit dans la zone de Campiglia, l'ennemi s'est borné hier à un bombardement intense auquel nos batteries ont riposté.

Sur le plateau d'Asiago, après une violente préparation d'artillerie, des masses ennemies évaluées à 18 bataillons, ont attaqué à plusieurs reprises notre front depuis le mont Pau jusqu'au mont Lemerle, avec des actions démonstratives aux ailes et une action décisive au centre. Les assauts impétueux de l'infanterie ennemie, précédés et protégés par des rafales de feu d'artillerie, se sont brisés chaque fois contre nos lignes devant lesquelles l'adversaire a laissé des monceaux de cadavres.

Une contre-attaque réussie que nous avons lancée du mont Lemerle nous a procuré des prisonniers et une mitrailleuse.

Dans l'ensemble de ces actions, nous avons fait à l'ennemi 254 prisonniers.

Le long du reste du front jusqu'à la mer, aucun événement important.

L'offensive autrichienne se poursuivrait coûte que coûte

ROME, 16 juin. — D'après des déclarations de prisonniers autrichiens, le commandement militaire autrichien dans le Trentin serait décidé à poursuivre coûte que coûte son offensive. Ce serait non seulement une question nationale pour l'Autriche, mais aussi une question personnelle pour l'archiduc héritier.

Sanglantes rencontres entre Grecs et comitadjis bulgares

ATHÈNES, 16 juin. — On mande de Demir-Hissar à la Patrie que le détachement bulgare qui occupe la zone septentrionale de Demir-Hissar a permis à de fortes bandes de comitadjis de passer les postes-frontières et d'attaquer les villages grecs, notamment Spatovo. Des rencontres sanglantes ont eu lieu entre les comitadjis et les paysans soulevés par des réguliers grecs. Dans la seule journée du 8 juin, quatre rencontres ont eu lieu avec une bande de deux cents comitadjis, qui a perdu quinze morts et blessés et autant de prisonniers. Les Grecs ont perdu deux hommes.

L'AVANCE DE L'HEURE

En Espagne

MADRID, 16 juin. — Le gouvernement de Madrid va, très prochainement, modifier l'heure légale espagnole. Sous peu de jours les mesures nécessaires seront prises en vue de mettre d'accord l'heure d'été espagnole avec l'heure nouvelle qui vient d'être adoptée en France.

Au Portugal

LISBONNE, 16 juin. — Le Journal Officiel publie un décret ordonnant l'avance légale de 60 minutes pour toutes les horloges de la République à partir du 18 juin; les services publics et privés devant être tous réglés sur la nouvelle heure.

L'expédition de secours de Shackleton

LONDRES, 16 juin. — D'après un télégramme reçu aujourd'hui, Shackleton pense quitter aujourd'hui Port-Stanley, dans les îles Malouines, pour se rendre dans l'île de l'Eléphant.

Le nouveau cabinet italien

Une liste qui n'est susceptible que de peu de changements

ROME, 16 juin. — Le Giornale d'Italia prévoit que le cabinet sera formé ce soir. Demain, les membres désignés se réuniront chez M. Boselli; dimanche, ils prêteront serment et prendront possession de leurs ministères. C'est dimanche également qu'aura lieu le premier conseil des ministres.

Le journal donne pour sûres les attributions suivantes :

MM. Boselli, présidence du Conseil; Bissolati, commissariat politique pour les services de la guerre; Orlando, intérieur; Sonnino, Affaires étrangères; Ciano, Trésorerie générale; général Morone, ministère de la Guerre; amiral Corsi, ministère de la Marine; Bonomi, ministères des Finances; Raineri, ministère de l'Agriculture; Ruffini, ministère de l'Instruction publique; Comandini, ministère des Postes.

Feraient aussi partie du cabinet : MM. Arlotto, Celosimo, Meda, de Nava, Fera, Girardini, Sacchi et probablement MM. Nitti, Leonardo, Bianchi et Scialoja. Pour ceux-ci les portefeuilles ne sont pas encore définitivement attribués et quelques-uns d'entre eux entreraient au cabinet comme ministres sans portefeuille.

Le Giornale d'Italia apprend que M. Barzilai, quoique sollicité de rester au gouvernement, a décliné cette offre.

L'impression provoquée par la combinaison Boselli est excellente. Dans certains milieux, on avait craint qu'à la suite du vote de défiance de samedi, on ne fût obligé, pour des convenances parlementaires, à faire une plus grande place aux éléments modérés de la Chambre. C'est exactement le contraire qui s'est produit et le nouveau gouvernement se présente comme la représentation la plus complète des partis qui, appuyés par la nation, poursuivront la guerre jusqu'à la victoire.

LA SITUATION EN ALLEMAGNE

BERNE, 16 juin. — Une lettre d'Ulm affirme que dans cette ville, la misère est affreuse :

« Les autorités nous disent que si nous nous révoltons, nous serons pendus, mais d'autres disent que le gouvernement ne demanderait pas mieux que de voir le peuple se révolter pour avoir un prétexte de faire la paix. »

Un Germano-Américain, qui revient d'Allemagne où il a fait un séjour pour le règlement de ses affaires, dit : « A Dusseldorf, la misère est affreuse à voir. Il n'y a plus rien. A Berlin, chaque habitant a un œuf par semaine et 20 grammes de viande ou de graisse par jour. En Bavière, chez les fermiers on mange encore à sa faim moyennant de gros prix, mais pas dans les villes. Tout le monde s'attend à la paix pour juillet, par la prise de Verdun, qui mettra les Alliés à genoux. Après juillet, ce sera trop tard, on fera la paix tout court en se mettant à genoux soi-même. »

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

EN MÉSOPOTAMIE. — L'ÉVACUATION DES BLESSÉS, APRÈS LA REDDITION DE KUT-EL-AMARA



UN JEUNE SOLDAT ANGLAIS EST TRANSPORTÉ À L'AMBULANCE



CONVOI DE RAVITAILLEMENT EN TRAVERSANT BASSORAH



DEBARQUEMENT DE GRANDS BLESSÉS À BASSORAH



UN BLESSÉ INDIEN



CONVOI DE RAVITAILLEMENT EN VIVRES



DEUX STEAMERS-HOPITAUX BRITANNIQUES QUITTENT BASSORAH



VOITURE CHARGÉE DE MUNITIONS

La ville de Kut-el-Amara, en Mésopotamie, après un siège héroïque, a dû ouvrir ses portes, il y a quelques semaines, avant que les troupes britanniques envoyées pour délivrer le général Townshend et sa petite garnison eussent pu joindre cette cité assiégée. L'évacuation des malades et des blessés de l'armée de secours s'effectuait par le Tigre jusqu'à Bassora, où de grands

steamers transformés en hôpital recevaient à leur bord les combattants évacués, pour la plupart soldats de l'Inde. Malgré la chute de la place si vaillamment défendue, les Turcs n'ont pu, depuis lors, remporter aucun succès sur ce front où, on s'en souvient, les troupes anglaises ont opéré leur jonction avec des éléments de cavalerie russe.

Ce que des professeurs français ont vu en Angleterre

*Souvenirs et impressions de voyage
de M. Lefèvre,
doyen de la Faculté des lettres de Lille*

Une délégation de professeurs français vient de faire un séjour de trois semaines en Angleterre — où elle s'était rendue sur une invitation du Foreign Office — et elle revient après avoir rempli sa mission particulière, qui était de visiter les universités anglaises et de constater quelles modifications profondes résultent pour elles de l'état de guerre.

M. Lefèvre, doyen de la Faculté de Lille, a bien voulu nous donner quelques-unes des impressions qu'il rapporte de ce voyage.

— Nous avons été les hôtes, nous dit-il, des vieilles universités d'Oxford et de Cambridge et, après celles de Londres, nous avons vu les Facultés du Nord et les Universités écossaises, passant des grands collèges qui ont conservé leur ancien cadre à ceux qui se sont installés dans des bâtiments modernes qui ont des apparences de palais.

« Nous nous sommes ainsi arrêtés à Manchester, à Liverpool, à Sheffield, à Leeds et enfin à Edimbourg et à Glasgow.

« Rien ne pouvait nous donner une plus juste idée de la participation de nos alliés à la guerre que cette visite aux établissements qui préparent leur jeunesse intellectuelle. Ce que nous avons vu surtout, c'est que leurs universités sont à peu près désertes. Les étudiants et leurs maîtres se sont engagés, et les étudiantes qui restent constituent une partie du personnel féminin de leurs formations sanitaires. Les plus vieux professeurs ont donné l'exemple. A Oxford, l'un de ceux qui ont acquis une autorité mondiale songe à venir rejoindre sa femme qui est depuis longtemps près de nos blessés à Belfort. Il s'engagea comme conducteur d'automobile, son âge ne lui permettant pas d'être simplement un soldat.

« Les jeunes gens ont moins obéi à de tels exemples qu'à leur impulsion personnelle. C'est que, chez nos alliés, l'élite formée par l'aristocratie et la classe moyenne a tout de suite compris que la nation était engagée à fond dans cette guerre. Sans doute, au commencement, l'admirable force navale de l'Angleterre a pu paraître suffisante pour une coopération effective. Mais l'expérience eut vite fait de leur démontrer que le plus gros effort serait exigé par la guerre continentale. L'évolution de la masse en faveur de cette idée fut plus lente, mais étant donnée la situation géographique et l'histoire de l'Angleterre, son peuple ne pouvait pas se sentir directement et réellement menacé. Il n'a pas, comme nous, des souvenirs d'invasions, et froid, très pondéré, toujours très calme, il n'a pas non plus les anticipations et les craintes que permet et suggère l'imagination à défaut de l'expérience.

« Dès qu'elle eut compris, cette élite s'organisa et elle a dû adapter toutes ses ressources à son but et créer de toutes pièces ce qui lui manquait. C'est ainsi que, du jour au lendemain, des laboratoires d'études sont devenus laboratoires de recherches. Je puis même ajouter que ce sont ceux-ci qui ont permis des découvertes dont on peut concevoir de grands espoirs, quelques-unes étant destinées à rendre notre puissance offensive beaucoup plus grande dans un avenir très prochain.

« Notre examen du remarquable effort de l'Angleterre ne s'est pas limité aux écoles transformées en centres de préparation militaire. Nous avons vu l'activité des ports, des arsenaux, des chantiers de construction navale, des ateliers de munitions. Partout, nous nous sommes rendu compte que nos amis sont très instruits des besoins de la guerre actuelle. En traversant le pays pour gagner l'Ecosse, nous avons croisé de nombreux trains militaires et vu affluer dans les gares des détachements importants de jeunes gens rejoignant leurs dépôts. Tous les disponibles sont entraînés pour la campagne sur notre front et l'on forme les cadres en grande partie avec ceux qui en rapportent des connaissances pratiques.

« Dans les ateliers, le travail des femmes a été développé au maximum. Les ouvrières reçoivent les culots d'acier préparés et procèdent au forage, au polissage, au filetage avec une grande sûreté de main. Ces ateliers sont remarquables par leur tenue et le silence qui y règne. Les équipes de travailleuses comprennent quelques éléments empruntés à la bourgeoisie et même à l'aristocratie. C'est dire que, la encore, l'exemple vient de haut et constitue une excellente propagande en faveur de la guerre et de l'effort qu'elle a rendu indispensable.

« Pour secourir les hommes, les jeunes filles se préparent même en très grand nombre aux fonctions médicales et les étudiants en médecine du grand collège de Glasgow sont préoccupés par ces possibilités de remplacement et de substitution qui rendraient au service armé une partie des

cadres et des forces qu'il y a lieu pour le moment de maintenir dans les organisations de l'arrière.

« Les visites qui nous ont le plus impressionnées sont celles que nous avons consacrées à Sheffield qui fabrique et dirige sur le front des canons de marine d'une portée considérable, et à Glasgow où, sur les rives de la Clyde, les navires en construction et prêts à prendre la mer nous ont offert le spectacle le plus réconfortant. Des croiseurs d'un type supérieur à ce qui a été fait jusqu'à présent sont en état de presque achèvement et nous sommes autorisés à dire qu'au mois d'août l'Angleterre, qui a été très sensible aux pertes qu'elle a subies, sera plus forte qu'avant la bataille navale du Jutland.

« Mais elle ne se contente pas d'envisager les besoins du temps de guerre : elle voit au delà, et des bâteaux plus grands sont édifiés, des cales plus profondes sont aménagées, qui recevront des cuirassés dépassant comme vitesse et puissance d'armement tous les modèles connus et les unités actuelles qui ont fait leurs preuves. Si vous ajoutez que la flotte commerciale ne requiert pas moins d'initiative et de soins que la flotte militaire, que les séries de chalutiers ne sont pas moins nombreuses que celles de contre-torpilleurs et de grands sous-marins, vous aurez une idée de l'activité de l'Angleterre et de son incomparable puissance de production.

« Bientôt, nos ennemis souffriront, sur toute l'étendue des domaines commandés par l'action économique et militaire, la réalité de cette force de compression dirigée par une extraordinaire et méthodique volonté de vaincre.

« Nous étions à Cambridge lorsque l'Amirauté annonça les premiers résultats de l'engagement naval qui a abouti à une si profonde déconvenue pour l'Allemagne. Nos amis ont reçu cette nouvelle avec une parfaite tranquillité d'âme qui montre bien ce que l'on peut attendre de ce grand peuple et combien il est à son tour disposé à tous les sacrifices. La disparition de lord Kitchener a renouvelé cette épreuve et cette démonstration. Certes il y eut des regrets, un deuil sincère, mais aucun signe de fléchissement même dans la masse populaire, où les impressions font plus de chemin parce qu'on ne leur oppose pas les ressources du raisonnement s'appuyant sur des faits précis. Le cours des événements ne peut être changé par des incidents de ce genre, si cruels qu'ils puissent être, et rien surtout ne peut ébranler une résolution qui veut avoir sur terre et sur mer le dernier mot.

« Les Anglais en veulent surtout aux Allemands d'avoir réussi à changer les directions de leur vie et si radicalement transformé leurs habitudes nationales. Ils mettent tout en œuvre pour vaincre, et tous ces hommes, tout ce matériel, doivent leur assurer une victoire non susceptible d'être compromise au bout d'un temps plus ou moins long.

« Nous avons même la des garanties pour le cas où nous serions enclins à nous contenter de résultats trop sommaires à l'heure où l'on pourra prévoir la fin de cette guerre et les conditions essentielles de la paix.

« Mais pour mener à bien une lutte gigantesque, pour lui trouver une issue favorable, nos amis savent à quel point ils peuvent aussi compter sur nous et sur la totalité de nos forces. Nous avons vu à ce sujet combien leur admiration pour la France a grandi depuis la résistance de Verdun. Ce nom, ils ne le peuvent prononcer sans une nuance d'étonnement respectueux qui trahit leur émotion profonde. Jamais, d'ailleurs, notre pays, à force de grandeur morale, n'a été mis par l'esprit du monde entier sur un piédestal aussi élevé.

« Certes on le savait depuis la Marne capable des plus grandes choses, mais son attitude devant Verdun est tellement belle qu'elle surprend encore, et cette révélation dépasse de beaucoup ce qu'on avait imaginé.

« C'est, je crois, à cet exemple d'un héroïsme qui ne faiblit pas, que nos alliés se reportent lorsqu'ils sentent la nécessité d'un long effort soutenu. Mais, je le répète, leur état de préparation est d'ores et déjà admirable, et l'on verra bientôt qu'ils sont suffisamment outillés et armés pour influencer toute la guerre en développant à nos côtés leur part de coopération directe. » — PIERRE BOISSIE.

COURS ET CONFÉRENCES

Aujourd'hui 17 juin, à 8 heures du soir, Café Voltaire, 1, place de l'Odéon, conférence de M. Raymond Colley sur : *L'Art et le paysage de la Belgique française.*

Demain dimanche, à 10 heures du matin, les Amis de Paris visiteront la collection Edouard Detaille aux Invalides.

Communiqués

L'Œuvre des Petits Savoyards à la Montagne prépare pour fin juillet un départ d'enfants des deux sexes de cinq à seize ans pour toute localité de la Savoie et de la Haute-Savoie. Les inscriptions sont reçues, 123 et 138, rue Montmartre. Dépense pour le voyage, aller et retour : 28 francs par enfant.

La Société Protectrice des Animaux appelle l'attention du public sur l'avis publié récemment dans ce journal et relatif à l'application rigoureuse de l'ordonnance de police prescrivant que les chiens doivent être constamment muselés ou tenus en laisse. Elle invite instamment les propriétaires de chiens à se conformer de bonne grâce à cette ordonnance, afin d'éviter que leurs animaux ne soient capturés, conduits en fourrière et livrés à la vivisection.

TRIBUNAUX

Les Allemands à Paris

En 1891, Jean-Marie Joffrin épousait, à Berlin, une Allemande nommée Schult. Six ans plus tard, Joffrin, qui est Français, venait à Paris avec une dame Maria Maché, d'origine allemande.

A la mobilisation, Joffrin, qui appartient à la classe 1890, fut maintenu dans le service auxiliaire, et sa compagnie ne fit pas sa déclaration d'étranger. Le couple fut signalé au commissariat du quartier de la Gare. Joffrin fit passer Maria Maché pour la femme qu'il avait épousée à Berlin. Mais de fréquentes discussions éclataient entre lui et sa compagne, et des épithètes dénombrées de nationalité étaient échangées. Les voisins portèrent plainte. Le couple fut déféré au deuxième conseil de guerre. L'inculpation relevée contre la femme Maché est celle d'introduction dans le camp retranché de Paris, et, contre Joffrin, celle de complicité pour fausse déclaration.

Après réquisitoire du capitaine Montel et plaidoiries de M^{rs} Eugène Philippe et Viteau, le conseil a condamné Joffrin à une année de prison, et Maria Maché à six mois de la même peine. Le couple aura à répondre en outre de propos séditieux devant le tribunal correctionnel.

Redouté, le bien nommé

Un jardinier, M. Block, sexagénaire, était assailli, à la tombée de la nuit, le 22 février 1914, à Epnay, par un individu, Georges Redouté, dit « La Chouette ». Ce dernier frappa si violemment sa victime qu'il lui creva un œil, et M. Block ne dut son salut qu'à la fuite.

Arrêté, Redouté réussit à s'échapper au cours de l'instruction, et la cour d'assises de la Seine le condamna par contumace à dix ans de réclusion.

La guerre survint. Georges Redouté déserta, fut condamné et renvoyé au front, d'où il déserta à nouveau. Enfin, il comparait devant le jury pour purger sa contumace. Après plaidoirie de M^{rs} Laveau, il a été condamné à dix-huit mois d'emprisonnement.

Procès de presse

MONTPELLIER, 16 juin. — M. Huc, directeur de la *Depeche de Toulouse*, avait intenté un procès en diffamation à M. Ferroul, maire de Narbonne, et à la *Republique sociale*, journal de M. Ferroul. Dans cet organe, M. Paul Huc, fils de notre confrère, était accusé de s'être dérobé à certains devoirs militaires, notamment d'être resté au dépôt, alors que ses camarades étaient au front.

M. Huc avait répondu que son fils avait pu entrer à l'Ecole de Fontainebleau ; il figurait sur la liste complémentaire avec le numéro 70 sur 140 admissions. Les attaques du journal de M. Ferroul continuant, M. Huc engagea un procès devant le tribunal correctionnel de Narbonne, lequel relaxa M. Ferroul et le gérant, en disant qu'ils avaient agi de bonne foi, croyant faire œuvre patriotique.

M. Huc fit appel devant la Cour : le ministère public releva appel à mainmise. M^{rs} Aldy, député, plaida pour M. Ferroul, et M^{rs} Dreyes, du barreau de Toulouse, pour M. Huc.

La Cour a rendu, ce matin, son arrêt : elle s'est déclarée compétente et a condamné M. Escallier, gérant de la *Republique sociale*, à 16 francs d'amende et à la requête du ministère public et à 1 franc de dommages-intérêts à la requête de la partie civile.

Elle a déclaré M. Ferroul civilement responsable et a ordonné l'insertion de l'arrêt dans la *Republique sociale*.

LES TITRES DES PAYS NEUTRES

Leur prêt à l'Etat

Le « prêt » des titres des pays neutres, que le ministre des Finances a demandé aux porteurs de ces valeurs, constitue une opération qui aura les effets les plus favorables.

Elle facilitera au Trésor les achats qu'il doit effectuer à l'étranger pour les besoins de la Défense Nationale, sans affecter les cours des changes et sans faire directement appel à nos réserves d'or.

C'est servir utilement les intérêts du pays que prêter à l'Etat les titres des pays neutres : titres scandinaves, suisses, espagnols, de l'Amérique du Nord, de l'Amérique du Sud, etc., timbres ou non timbrés français.

Et c'est en même temps faire une opération intéressante : le prêteur reçoit immédiatement en apportant ses titres, soit à la Banque de France, soit aux agents de change, aux établissements de crédit ou aux banques, une bonification représentant un quart, soit 25 0/0, du revenu brut annuel de ces mêmes titres.

Le porteur conserve ses droits à la prime éventuelle du change à réaliser lors de l'encaissement des coupons ; il conserve aussi les avantages du remboursement des titres par voie de tirage au sort.

En outre, il lui est remis un certificat négociable qui est la représentation des valeurs déposées.

Les porteurs n'ont à supporter aucun impôt ou taxe, à l'occasion des actes de prêt, des reçus, quittances ou décharges et généralement de toutes les opérations concernant le prêt lui-même.

En résumé, il y a tout profit pour le public à répondre à l'appel du ministre des Finances.

STENO-DACTYLO

Leçons pratiques : Commerce, Comptabilité, Langues.

Rue

PIGIER

de Rivoli, 53

EN ALSACE

Les dragons au village

C'est un petit village en Alsace. L'église, sur un monticule, dresse dans le ciel son clocher pointu que surmonte un coq doré; les maisons sont groupées tout autour avec leurs toits qui descendent très bas, couverts de vieilles tuiles d'un rouge brun, noircies et moussues; mais la maison du maire fait la poquette: elle est couverte d'ardoises grises qui



brillent au soleil, et dans le jardin il y a une boule de verre perchée sur trois pieds. Sur la place de l'église, le gros arbre est si vieux que les plus anciens du village se souviennent avoir joué à son ombre quand ils étaient tout gamins, et à l'auberge du Cheval Rouge on peut, si le cœur vous en dit, manger une friture de carpe, car l'hôtelier a un vivier qu'il soigne pour assurer dans toute la contrée la renommée de sa maison.

C'est un petit village tout près de la frontière. Avant la guerre, la principale industrie de ses habitants était la contrebande; les gars s'en allaient au soir tombant chargés de gros ballots et passaient la montagne en évitant les coups de fusil des douaniers... Mais tout cela paraît bien loin. Le village a vu passer des troupes de toutes sortes, des convois et des trains régimentaires. A présent ce sont des dragons qui y cantonnent.

Les cavaliers sont là au repos, — les chevaux, hélas! y sont toujours. La guerre de tranchées n'est pas faite pour eux, et quand son tour arrive, c'est à pied que le peloton va aux tranchées de première ligne. Ce n'est pas drôle, pour un dragon, de faire un métier de « bobosse », et les anciens se souviennent du mépris que, dans les villes de garnison, tout bon cavalier devait avoir pour les « pousse-cailloux ».

Mais, dans ce petit village, les dragons retrouvent leurs chevaux. On les a installés du mieux qu'on a pu sous des hangars, dans les étables; les vaches se sont serrées dans un coin pour leur faire de la place. La vieille forge où le père Mathieu ferrait les couples de bœufs est occupée par des poils portant sur la manche un fer à cheval, et les coups de marteau tombent drus sur l'enclume.

Le village a ses dragons et il les aime: les soldats sont les bienvenus. La popote des sous-officiers est au Cheval Rouge. Le capitaine loge dans la maison du maire; le bureau de la compagnie y est installé; le margis chef y fume sa pipe et le fourrier plaisante avec la bonne. Le corps de garde est dans la première maison du village: les hommes, casque en tête, tout équipés, prennent la faction la carabine sur l'épaule et font des patrouilles pour s'assurer

portent la viande, et d'autres encore, avec beaucoup de respect, portent des seaux pleins de vin.

Quelquefois, au grand trot, s'en va un dragon porter un ordre ou faire pour un officier une commission au bourg voisin; mais le plus souvent ce sont des cavaliers en petite tenue, le calot sur la tête et les sabots aux pieds, qu'on rencontre conduisant des chevaux à l'abreuvoir ou à la promenade. On fait le pansage devant la porte des granges. Les gamins regardent les soldats et jouent à les aider. Quelquefois, le dimanche, on organise un concert dans une salle de la mairie; il y a des dragons qui ont une belle voix et d'autres qui en ont une très fausse, mais qui chantent tout de même s'ils savent une chanson tout entière.



Mais à rester ainsi presque toujours au cantonnement, à n'en sortir de temps en temps que pour aller à pied garder une tranchée dans la boue, le cafard, certains soirs, pèse lourdement. Ceux qui rêvaient de charges magnifiques et de furieux coups de sabre, de longues chevauchées et de galopades éperdues se désespèrent et, un beau jour, comme ils iraient se jeter à l'eau, demandent à passer dans l'infanterie. Là, du moins, ils pourront mener une vie active, et puis ce sera autre chose.

Mais le départ n'est pas bien gai. Nous avons vu les adieux qu'un brigadier faisait à son cheval. Il se croyait seul dans l'étable où, pour la dernière fois, il était venu voir le compagnon avec lequel il avait rêvé d'accomplir tant d'actions d'éclat. Le dragon caressait le cou du cheval, il le regardait



comme on regarde un ami; mais du dehors on l'appela :

— Ohé! Où es-tu? On t'attend au Cheval Rouge.

— Me voilà, les « potes », me voilà.

Et très vite, avant de partir, il embrassa entre les deux yeux le cheval qui frottait son nez contre le dolman bleu, espérant quelque friandise. Et puis il s'en alla boire avec ses camarades. Il aura, certes, un serrement de cœur en abandonnant la grande latte avec laquelle il a si peu sabré, et la carabine dont il ne pensait pas autant se servir: il y aura du regret et de la tristesse dans la dernière poignée de main qu'il donnera à ses amis de l'escadron, mais le plus dur est fait.

Dans l'adieu à son cheval le cavalier a mis toute la tristesse qu'il avait de quitter son régiment et tous les souvenirs qui y étaient attachés.

André Warnod.

"Excelsior" sur le front

M. L. B..., cycliste d'une batterie d'artillerie, nous adresse la lettre suivante :

21 mai 1916.

Monsieur l'administrateur,

Encore une fois, merci des envois réguliers de votre si intéressant et si bon journal quotidien. Que de fois, il nous a fait oublier et passer les heures monotones du repos que nous laissons parfois à la vie des tranchées. Et entre deux salves envoyées aux Boches, on admire vos superbes illustrations, et nous lisons les articles si instructifs d'Excelsior. Il semblerait que la joie et le confort parmi nous, et aux noms de tous mes camarades de la batterie de tir, je vous renouvelle mes remerciements.

Veuillez agréer, monsieur l'administrateur, l'expression de notre profonde reconnaissance.

Tout nouvel abonné d'Excelsior ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à l'envoi gracieux, pendant trois mois, de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.



que tout est en ordre. Près de l'église, tous les jours, a lieu la distribution que préside un fourrier actif et important; les hommes de corvée arrivent avec de grands sacs qu'ils remplissent de pain; d'autres em-

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— L.L. M.M. le roi et la reine d'Espagne, ainsi que les princes et princesses royales se rendront à Saint-Sébastien au commencement de juillet, après un court séjour à La Granja.

— L.L. A.A. H. la grande duchesse Georges de Russie et la princesse Nina viendront d'arriver à Marlborough House, où elles sont les hôtes de S. M. la reine Alexandra.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Lady Bertie of Thame, femme de S. Exc. l'ambassadeur d'Angleterre en France, est rentrée à Paris, venant de Beaulieu.

INFORMATIONS

— Le président de la République et Mme Poincaré ont visité hier, au musée Galliera, l'exposition des travaux des mutilés de la guerre.

— Le capitaine G. de Chancreau de Saint-André, du 149^e d'infanterie, a été décoré de la Légion d'honneur et cité pour la seconde fois à l'ordre de l'armée avec le motif suivant :

« Officier de la plus grande valeur, ayant un haut sentiment du devoir; a enlevé avec sa compagnie, le 9 mars 1916, malgré un feu violent de mitrailleuses, une partie d'un village qu'il a organisé défensivement. »

« Du 31 mars au 5 avril, commandant un bataillon dans un secteur particulièrement dangereux, s'est dépensé sans compter, sous un bombardement des plus violents, pour la défense et l'organisation de la position. »

BIENFAISANCE

— L'Union Franco-Musulmane, sous la présidence d'honneur de Mme la duchesse d'Uzes douairière, inaugure aujourd'hui samedi, à 14 heures précises, le Cercle pour les soldats de nos armées d'Afrique.

— La Ligue des Alliés, 1, square du Roule, présidée par la comtesse de Castelbajac, organise une exposition de tous les objets propres à améliorer le sort du soldat en campagne et des blessés. Conférences, thés, partie artistique.

— La Ligue supplie les gens de cœur, à qui l'intérêt d'une telle initiative ne saurait échapper, de lui fournir tous les documents en leur possession, de lui accorder tout leur appui.

MARIAGES

— Avant-hier a été célébré, à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, le mariage de Mlle Louise Constantin, de l'U. F. E., détentrice de la croix de guerre avec palmes, infirmière principale de l'hôpital des Alliés, avec M. Jean Rader-Gruber, maréchal des logis d'artillerie, trois fois cité à l'ordre du jour.

— On annonce les fiançailles de Mlle Violette Dauriac, fille du docteur et de Mme Dauriac, avec M. Cyrus Wood Thomas, architecte, de Saint-Paul (Etats-Unis).

— En l'église de Notre-Dame-des-Victoires a été béni dans l'intimité le mariage du lieutenant de Bellefont, du 1^{er} régiment de chasseurs, avec Mlle Elisabeth Filliers.

— En l'église Saint-Eloi, vient d'être célébré le mariage du lieutenant Marius Bonnellet, du 4^e zouaves, chevalier de la Légion d'honneur et décoré de la croix de guerre avec palme, et de Mlle Madeleine Davin.

— On annonce les fiançailles de Mlle Marie Madeleine Rousset, fille de notre distingué confrère le lieutenant-colonel Rousset, avec M. Jean Nicolas, élève à l'Ecole Nationale Supérieure des mines, sous-lieutenant au 4^e d'artillerie.

NAISSANCES

— Mme Etienne Grandjean, femme de l'adjudant aviateur, a mis heureusement au monde un fils : Serge.

— Mme Joseph Desviller, née Hemelryk, femme du capitaine de cavalerie, a donné le jour, à Liverpool, à un fils : Nicolas.

DEUILS

— L'Association amicale des élèves de l'Ecole des Mines fera célébrer mercredi 21 juin, à 10 heures, en la chapelle de la Vierge, église Saint-Sulpice, un service à la mémoire des camarades tombés au champ d'honneur.

— La Saint-Cyrienne (12, rue de Bellechasse), fera célébrer jeudi 22 juin, à 11 heures, un service à la mémoire des anciens élèves de l'Ecole de Saint-Cyr décédés depuis 1803 et en particulier des camarades morts au champ d'honneur depuis le 2 août 1914. La messe sera dite par l'abbé de Fraguier, ancien capitaine d'infanterie.

Nous apprenons la mort :

— Du colonel de Boislandry, décédé en son hôtel, rue Guyot, âgé de soixante-seize ans. Capitaine des mobiles en 1870, il prit un drapeau à la bataille de Champigny. Marié à Mlle de l'Ecuyer de La Papotière, il était le beau-père du comte de Tessières, capitaine d'infanterie actuellement au front, et de la comtesse Raymond de Villeneuve-Esclapon.

— De Mme Antunoz, décédée à Santiago-du-Chili, âgée de soixante-huit ans, veuve du président du Conseil, envoyé plenipotentiaire du Chili à Paris. Elle est la sœur de M. Louis de Cazotte, conseiller de la légation du Chili.

— De Mlle Gabrielle de La Folie de La Reymondie, décédée à Saint-Germain-en-Laye, fille du colonel baron de La Folie de La Reymondie et de la baronne, née Danloux, tous deux décédés; Du chanoine Vincent-Jules Roussel, ancien vicaire général du diocèse et ancien supérieur de la communauté dispersée des Ursulines d'Arras, âgée de quatre-vingt-trois ans, décédée à Arras.

— De M. Gontran Le Jouteur, membre de la Société des Artistes français et du Salon d'hiver.

— Du sous-lieutenant Michel Fleury, mitrailleur au 1^{er} régiment d'infanterie, tué sous Verdun le 4 mai 1916, frère de l'officier d'artillerie Jacques Fleury, mort pour la France.

— Du docteur Francis Furet, médecin à Paris.

Faits divers

Le crime de Charonne. — Nous avons relaté, hier, dans quelles circonstances avait été découvert le cadavre de Mme Pedrell, la logeuse de la rue des Vignoles, assassinée à coups de bâton sur le seuil de sa maison.

Le mystère qui entourait cette affaire s'est en partie dissipé et on sait maintenant que le mobile du crime est le vol et qu'il a été commis par deux individus.

M. Gilbert, juge d'instruction, qui a été chargé de poursuivre l'enquête commencée par M. Leriche, commissaire de police, a interrogé hier les voisins et deux personnes, des passants, qui ont aperçu les coupables au moment où, dérangés dans leur forfait qui devait être suivi de vol, ils prenaient la fuite.

Les renseignements qui ont été fournis et les renseignements recueillis — ces derniers bien vagues tout d'abord — ont permis les premières dans leurs recherches.

D'autre part, il est acquis que les assassins étaient au courant des allées de la maison et qu'ils n'ignoraient pas que chaque jeudi le mari de l'hôtelière se rendait aux Halles, la laissant ainsi seule.

Les investigations, ainsi restreintes dans un milieu d'apaches, aboutiront probablement dans un temps très court.

Un désespéré. — Dans la matinée d'hier, vers 10 heures, un homme paraissant âgé d'une cinquantaine d'années, vêtu très curieusement d'un complet gris, s'est jeté dans le sillon du quai d'Anvers.

Le cadavre du malheureux, repêché dix minutes après par des marins, a été transporté à la Morgue.

M. Borde, commissaire de police du quartier, a ouvert une enquête.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

LA "SAUCISSE"

auxiliaire précieuse de l'artillerie

La montgolfière dont on vient, ces jours derniers, de célébrer l'anniversaire dans l'Ardèche, avec un savoureux archaïsme, fut le premier mode d'observation aérienne, ayant servi à la conduite des opérations militaires. On sait que c'est en grande partie grâce à cet ancêtre de l'aé-



Le ballon au repos à l'abri.

rostation que le général Jourdan remporta la victoire de Fleurus.

Perfectionné, le principe des frères Montgolfier a donné le ballon sphérique dont il a été fait usage pendant la guerre de 1870, soit comme ballon captif, soit comme ballon libre. Tous les vieux Parisiens se souviennent encore avec émotion du rôle qu'ont joué les ballons pendant le siège. C'était toute la pensée, toutes les affections, toutes les espérances de la Cité qu'ils emportaient dans leurs nacelles.

Aujourd'hui, l'invention des dirigeables, des aéroplanes, n'a nullement fait perdre aux ballons captifs de leur utilité militaire. Modifiés dans leur forme, complétés par l'adjonction de cerfs-volants, ils sont devenus les ballons cerfs-volants que nos poilus, avec leur art pittoresque des définitions imagées, ont surnommés « saucisses », à cause de leur aspect cylindrique.

Tout au long de nos lignes et des lignes ennemies, on voit ces aéronefs se balancer mollement dans les airs ou être agiles impétueusement par le vent. On dirait des vaisseaux à l'ancre que heurte le rythme onduleux des vagues ou que bouscule la houle courte et serrée.

Le ballon captif sphérique présentait de nombreux inconvénients dont le plus grave était de ne pouvoir s'élever que par temps presque complètement calme. Même dans des conditions atmosphériques propices, le moindre vent le faisait incliner sur l'horizon, à l'extrémité de son câble, et lui imprimait sans répit des déplacements qui faisaient danser la nacelle où se tenait l'observateur. De plus, la nacelle, du fait qu'elle était attachée à un aussi long câble, ne cessait de vibrer de bord.

Il existait, par contre, des instruments d'observation aérienne qui offraient de parfaites garanties de stabilité, mais qui étaient dépourvus de pouvoir ascensionnel propre; c'étaient les cerfs-volants et surtout les trains de cerfs-volants qu'on se rappelle avoir vus s'élever avant la guerre sur certains champs d'aviation.

En combinant les deux systèmes, on parvint au résultat cherché : un appareil capable de s'élever par les moyens du bord et suffisamment stable pour permettre à son passager de poursuivre avec fruit des observations prolongées.

Afin d'assurer à cette combinaison une fixité plus grande dans l'atmosphère, on eut l'idée de donner au ballon la forme allongée du dirigeable qui a dans le vent une excellente tenue.

Ce sont les Allemands qui, les premiers, réalisèrent cette fusion. Leurs appareils sont connus sous le nom de *drachen*. Toutes les armées des belligérants en sont aujourd'hui pourvues.

Dans le modèle courant, la longueur est égale à



Au commandement les hommes commencent à larguer les amarres.

2,25 fois le diamètre; un ballon d'un volume de 400 à 500 m³ aura donc 6 mètres de diamètre et 14 mètres de longueur. C'est du point d'attache du filin d'acier, de celui de la nacelle et de la valeur de la force ascensionnelle du ballon que dépend la façon dont se comportera la « saucisse » aux prises avec

le vent. La force ascensionnelle tend à soulever le ballon. La nacelle, suspendue par une corde fixée à l'arrière de l'enveloppe, tend à relever la pointe du ballon que l'attache du câble située plus à l'avant maintient à une hauteur constante par rapport à l'axe horizontal; normalement, cet axe est incliné à 20 degrés au-dessus de l'horizontale.

A la face inférieure et à l'arrière du ballon vient se juxtaposer un ballonnet cylindrique qui en épouse la forme en remontant jusqu'à la moitié de la calotte hémisphérique postérieure. On dirait assez bien une chenille qui grimpe sur un fruit.

Ce ballonnet, gonflé à l'air ordinaire, sert de gouvernail à l'appareil, l'empêchant de dériver sous la poussée du vent. Il se remplit d'air par un enfonnoir souple, dont les parois s'ouvrent sous l'action du vent debout.

Les données du ballon sont établies de telle façon que la force ascensionnelle fasse équilibre à l'ensemble des poids; la corde, qui retient l'engin captif, est attachée vers la partie supérieure, afin d'imprimer une inclinaison déterminée à la « saucisse ». Elle intervient pour contrarier l'action du vent qui s'exerce librement sur l'extrémité du ballon et avec encore plus de violence sur l'enveloppe, qui ne se comporte pas autrement qu'une surface de cerf-volant.

Lorsqu'on veut faire une ascension, on gonfle presque entièrement avec de l'hydrogène l'enveloppe, à l'intérieur de laquelle se trouve un ballonnet, sorte de poche gonflée à l'air ordinaire. L'opération terminée, on ferme hermétiquement la manche de gonflement. Une corde reliée au ballonnet intérieur commande automatiquement, lorsque la nacelle prend une position critique, une soupape qui s'ouvre à l'avant de l'enveloppe. Pour plus de sûreté, l'observateur qui occupe la nacelle a à portée de main une corde actionnant cette même soupape qu'il peut ainsi faire jouer à volonté.

Au repos, le ballon cerf-volant à demi dégonflé s'étend comme un long animal aux chairs flasques, soit dans une cour de ferme, soit dans une clairière, soit dans quelque repli de terrain. Pour le transporter d'un endroit à un autre, on peut le déplier plus aisément que le ballon sphérique aux regards de l'ennemi en le tirant presque au ras du sol. De plus, sa forme basse et allongée le fait confondre avec l'ensemble du terrain.

Une ascension est-elle décidée, le ballon est fixé à bras d'hommes jusqu'à une automobile longue.



Suivant la direction du vent, l'auto-treuil prend place dans un angle du terrain.

aux formes massives. Cette automobile supporte un treuil qui déroulera un mince mais robuste filin d'acier qui va solidement arrimer le ballon. On établit en même temps, avec le plus grand soin, la ligne téléphonique qui permettra à l'observateur de renseigner l'officier resté à terre.

Au commandement, les hommes commencent à larguer les amarres. Puis, suivant la direction du vent, la voiture-treuil prend place dans un angle du terrain. On fixe d'abord la nacelle, on vérifie ensuite les attaches et l'équilibre. Le ballon est alors transporté au milieu du terrain. On le tourne le nez au vent pour gonfler la poche qui le maintiendra toujours en bonne direction. On attache enfin le câble.

Tout est paré. L'observateur s'installe dans la « panier ». Il emporte avec lui les cartes du secteur, un carnet de notes et de croquis, des jumelles prismatiques. Il n'a garde aussi d'oublier de se munir de quelques provisions et d'une bouteille Thermos, car, si le temps est favorable, il pourra rester à son poste quinze heures sans répit. Peu à peu, le ballon gagne les hauteurs étherées. La voiture-treuil se met en marche et emporte la « saucisse » sur le lieu d'observation.

De sa nacelle, l'observateur voit le pays longuement s'étendre, ourlé par les lignes de tranchées qui, aux endroits des redoutes, s'enroulent comme des fils mêlés dans une corbeille. Il surveille sans relâche tout ce qui peut se déplacer dans le champ de sa jumelle. Mais son rôle principal, et qui a pour lui l'attrait d'un sport, est de découvrir l'emplacement des batteries ennemies. Dès qu'il a pu en repérer une, il arrête soigneusement le point sur son plan, puis téléphone aus-

siôt à l'artillerie dont il n'aura plus qu'à régler le tir et à marquer les coups.

Si les observateurs sont rarement victimes d'accidents, ils n'en sont pas moins exposés à de graves perils. Le vent est pour eux un ennemi redoutable. Quand il augmente graduellement d'intensité, on peut prévoir et parer ses coups. Mais que faire contre le « gram » qui vous surprend sournoisement et, brutalement, rompt l'amarre comme un fil que l'on brise d'un geste sec. Il y a quelques semaines, plusieurs de nos ballons n'ont-ils pas été emportés par une brusque tourmente? Il y a encore les avions qui peuvent s'attaquer d'autant plus fa-



On fixe la nacelle pendant que les conducteurs du treuil déroulent le câble.

cilement à ce but qu'il se tient presque immobile. Il y a enfin l'artillerie ennemie qui peut très bien, soit renseignée par un aviateur, soit à l'aide de calculs trigonométriques, repérer la « saucisse » et l'encadrer de ses projectiles.

À la dernière extrémité, l'observateur dispose, comme moyen de sauvetage, du parachute qu'il porte toujours fixé au corps et qui viendra le déposer sain et sauf sur le sol, non, il est vrai, sans quelques secousses et quelques tournoisements.

Un don d'un demi-million pour les familles nombreuses

M. Etienne Lamy, secrétaire perpétuel de l'Académie française, vient de faire à l'illustre compagnie un don de cinq cent mille francs qui portera le nom de *Fondation Etienne Lamy*, dont les revenus seront consacrés à venir en aide à « quelques-uns des pères et des mères qui, par des privations quotidiennes et volontairement subies, perpétuent encore des foyers riches d'enfants. »

Le revenu annuel de la fondation, qui représentera à peu près 25.000 francs, sera, chaque année, ajouté le donateur dans le texte de ses dispositions, réparti entre des familles de paysans français et catholiques, et partagé entre deux de ces familles, parmi les plus pauvres, les plus nombreuses, les plus chrétiennes de croyance, les plus intacts de mœurs. Dans des conditions exceptionnelles, s'il apparaît qu'une somme plus considérable remise à une seule personne ne risquera pas d'y introduire la paresse, mais achèvera d'y rendre meilleur un avenir déjà préparé par de l'intelligence et du travail, la totalité du revenu pourra former un seul prix.

Ce don a été hier accepté avec gratitude par l'Académie française, réunie en l'absence de son directeur, M. Lavis, sous la présidence de M. Maurice Donnay, chancelier.

LE SECOURS NATIONAL

La vingt-deuxième souscription ouverte entre les fonctionnaires, employés et agents des services de la préfecture de police (Paris et banlieue) a fourni une somme de 12.015 fr. 50, que M. le préfet a répartie suivant les indications des souscripteurs, entre l'Enfance du Secours National et l'Office départemental de la Seine, pour les trois sections des soldats mutilés et amputés, des prisonniers de guerre et des trains de blessés.

LES ARRIVAGES AUX HALLES

Hier, il est arrivé aux Halles 29.500 kilogrammes de volaille et 85.000 kilogrammes de morue.

Environ cinq cents ménagères ont effectué leurs achats après la vente en gros.

Il a été mis en resserre 1.315 kilogrammes de volaille et 2.200 kilogrammes de morue.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le jardin

C'était un petit parterre : quelques plates-bandes devant une maisonnette ensoleillée au bord d'une rivière ; mais les jardins de Babylone ne donnaient pas plus de parfum.

Lorsque Jacques et Margot s'aimèrent, ils se dirent : « Quand nous serons mariés nous aurons un joli jardin. » Et ils l'avaient eu... Possédant peu, ils sacrifièrent tout luxe à celui d'entourer leur amour de grâce, de beauté, d'odeurs légères.

Le petit jardin absorbait et toutes leurs heures de loisir et toutes leurs économies (qui n'étaient pas lourdes), car ils tenaient à ce que chaque saison le revêtît d'une robe aussi pompeuse, aussi éclatante. Il leur semblait une sorte d'emblème de leur bonheur : tous deux avaient la conviction que le jour où le jardin périrait leur tendresse serait bien malade.

Ils eurent deux filles et un garçon. Les filles furent baptisées Jacinthe et Rose, le garçon Narcisse, et leurs premiers pas tremblèrent au milieu des corolles et des corbeilles.

— Ce sont nos trois fleurs les plus précieuses !... disait Jacques.

Quand, la guerre ayant éclaté, Jacques partit, sa dernière recommandation fut, en regardant longuement ses enfants au milieu des massifs multicolores :

— Soigne bien notre jardin, ma Margot !...

Margot obéit de toute son âme, et malgré les difficultés, les soucis, les rosiers continuèrent à se balancer, les géraniums à rougir, et leurs trois beaux bébés à fleurir dans le nid d'amoureux au bord de la rivière. Chaque fois que Jacques revenait en permission le jardin, comme par miracle, avec sa rose, sa jacinthe et son narcissus incarnés, était plus délicieux, et le soldat, à se sentir possesseur de biens si doux, puisait la force nécessaire pour la séparation, le devoir à remplir, comme Margot, dans le travail forcé, avait trouvé le souvenir du passé, l'oubli du présent et l'espérance de l'avenir. C'était si magnifique, ce bien qu'il leur fallait défendre !

Puis un jour, un beau jour, ma foi, où le soleil traînait de l'argent sur l'eau bleue et suçait l'air d'une odeur de pétales et de pollen, le vieux facteur apporta deux lettres. Elles étaient de la même écriture (une écriture inconnue à Margot) et portaient le timbre d'une formation sanitaire.

La jeune femme, sans savoir pourquoi, sentit la peur s'abattre sur elle comme un linge glacé et lourd. Elle tourna la lettre dans ses deux mains qui tremblaient et gémit :

— Il est blessé certainement !...

Le facteur s'en allait sur la route fuyante. Rose, Jacinthe et Narcisse jouaient sur le gazon clair... Margot, brusquement, déchira l'enveloppe.

« Madame, disait la lettre, le cœur me manque devant ma douloureuse tâche, mais votre mari a voulu que ce soit un de ses camarades, et non un étranger, qui vous apprenne... »

Les signes sautaient devant les prunelles brûlantes de Margot.

L'ami, après de longues phrases douloureuses et embarrassées, lui apprenait que Jacques, ayant été blessé grièvement, malgré les soins qu'on lui avait donnés, était mort !...

Margot ne put lire plus loin. Elle s'accrocha machinalement à un jasmin voisin qui, remué, lui jeta une bouffée de parfum. Puis tout devint insensible en elle, sauf sa tête, dans laquelle tournait comme le fer d'une lance, et sa mémoire s'abolit et plus rien n'existait, sauf cette grande douleur, cette insupportable douleur avec laquelle elle se sentait dans l'impossibilité d'exister ! Alors elle ne vit plus que la rivière, la rivière froide et profonde qui coulait derrière la bordure d'iris, et sans se soucier de ce qu'elle laissait derrière elle, oasis suave et têtes blondes, elle descendit vers la berge. De longues branches, des thyrses odorants, l'accrochaient au passage comme pour la retenir... Elle allait, insensible. Jacques était mort, il lui fallait mourir aussi. La douleur trop vive, le choc inattendu avaient creusé en elle un gouffre où tout disparaissait... Un cri, un appel auraient peut-être suffi à la tirer de cet accès de somnambulisme, mais rien d'autre que la brise sur les feuilles ne rompait le silence. Elle arriva aux roseaux. Elle sentit sous son pied le froid de l'eau ; elle eut un petit sursaut, elle recula, ses mains s'ouvrirent, et quelque chose de blanc tomba dans la mousse, attirant son regard... C'était la seconde lettre. Elle l'avait oubliée ; mais, tout d'un coup, un espoir absurde la saisit ; elle l'ouvrit,

se pencha dessus ardemment. Il ne s'y trouvait qu'une ligne... une seule ligne de l'écriture de Jacques... défaillante, mais bien reconnaissable :

« Chérie, je meurs... n'abandonne pas notre jardin... »

Elle revit Jacques penché sur elle, elle retrouva ses yeux sérieux et doux, et ses dernières paroles la pénétrèrent comme si c'était lui qui venait, là, de les prononcer. Graduellement, la vie remonta dans ses veines, elle revit le monde fleuri et doux, ses beaux petits tout roses sur l'herbe tendre...

« Si tu m'aimes... n'abandonne pas notre jardin. »

Et tout d'un coup elle comprit tout ce que contenait ce passionné, ce dernier appel ; son cœur noué se délia. Elle courut vers ses chéris, les souleva, les écrasa contre elle et enfin... enfin, elle put pleurer.

Sur les têtes duvetées et pâles les ramures agitaient une ombre légère. Le petit garçon dit :

— Pourquoi as-tu du chagrin ? C'est papa ?...

Qu'est-ce qu'il t'a écrit ?

Elle le regarda, si frais, si joyeux ; elle regarda les deux autres petites fleurs humaines qui se seraient contre elle... les fleurs de son amour... La fierté du devoir accompli épanchait en elle son onde bienfaisante, et elle répondit en essuyant ses yeux :

— Oui, c'est papa. Il me dit, mes chéris : « N'abandonne pas notre jardin !... »

Bruno Ruby.

LA VIE INTELLECTUELLE

"Les Vagabonds de la Gloire"

Les officiers de marine écrivent volontiers et tout le monde sait — au fait, tout le monde le sait-il ? — que l'amiral Jurien de la Gravière fut membre de l'Académie française.

Mais ce n'est point uniquement pour imiter l'amiral Jurien de la Gravière, que le lieutenant de vaisseau René Milan et plusieurs parmi ses camarades nous donnent assidûment des livres assez disparates mais non privés de vertus littéraires. La grande gloire de Pierre Loti les éblouit ; le grand succès de Claude Farrère les surexcite et les entraîne.

Certains écrivent parce qu'aujourd'hui tout le monde écrit, même sans être officier de marine, et parce que les officiers de marine ont à l'accomplissement, durant leurs voyages, d'importants loisirs qui peuvent les pousser à bien des excès littéraires. D'autres écrivent parce qu'ils ont le don d'écrire et, en tout cas, la vocation ou un je ne sais quoi que l'on peut confondre avec le don ou avec la vocation. M. René Milan est l'un de ceux qui écrivent parce qu'ils ont des motifs sérieux de croire qu'ils sont nés écrivains.

Il vient de publier les *Vagabonds de la Gloire* : et c'est un recueil d'impressions de guerre d'un marin qui brûlait de se battre mais qui n'a pas, à proprement parler, combattu. Des avant la guerre, M. René Milan avait déjà écrit avec un heureux acharnement. Je dis : avec acharnement, car on distingue chez cet officier de marine la volonté obstinée d'être écrivain. Il publie des nouvelles dans des revues : *Les Nostaliques*. Il publie une sorte de roman épique ample et même grandiose : *La Race immortelle*. Mais il s'applique par ailleurs à des analyses de psychologie sentimentale. Il raconte, avec une excellente gravité, la rivalité de la mère et de l'ami et les effets déplorables de cette rivalité. Il s'agit d'un jeune savant, Roger Antevielle, fort emporté entre sa mère, l'ardente Mme Antevielle, et son amie, la nerveuse Jasmine. Le savant les aime toutes deux et c'est ici que les difficultés commencent... Enfin, il ne croit pouvoir trouver son salut que dans la fuite. Il s'en va donc, et le plus loin possible, pour ne pas avoir à choisir entre son amie et sa mère. Il n'est guère plus heureux pour cela.

Le fâcheux de l'aventure, c'est qu'une fois qu'elle a tout brisé, Mme Antevielle juge qu'il serait bon de tout raccommoder. En vérité, il est temps de s'en apercevoir. Hélas ! ce qui est passé, ce qui est cassé est cassé. Il y a des catastrophes irréparables. M. René Milan, romancier extrêmement loyal, veut conclure. Et il s'en tire par un pessimisme trop facilement généralisateur et trop franchement élémentaire. Il impute au désastreux amour ce dont il devrait incriminer le mauvais caractère des femmes. Et voici que « ces trois êtres d'élite, par trois chemins différents, s'éloignent vers leurs destins marqués d'un deuil indélébile, parce que entre eux a passé l'amour divin, l'amour impie, l'amour destructeur, l'Amour ! ». L'amour n'est pas funeste à ce point, si les gens qui s'aiment y mettent, comme on dit, de leur. Mais voilà une conclusion convenablement désenchantée et même désespérée pour une étude de psychologie romanesque. Elle fait penser, m'affirmait quelqu'un qui ne pense pas aisément.

Est-ce que M. René Milan a une conception trop sommaire de la vie et de ses drames quotidiens pour écrire des romans psychologiques ? Est-ce que les péripéties d'une carrière de navigateur se prêtant davantage à son talent de descripteur abondant et nombreux ? M. René Milan peut écrire les livres les plus différents car il est capable de verser en chacun d'eux beaucoup

de « littérature ». A défaut de spontanéité, il a une expérience prodigieuse de tous les procédés littéraires et de l'usage qu'on en peut faire... Ce qui constitue l'originalité de son talent nullement négligeable, c'est précisément la singulière association d'une sincérité profonde d'inspiration et d'une virtuosité prodigieuse de littérateur qui a beaucoup lu, beaucoup retenu et qui vise constamment à l'effet, et aussi bien n'y vise pas vainement...

Dans les *Vagabonds de la Gloire*, l'officier de marine René Milan, embarqué sur le *Waldeck-Rousseau*, raconte la campagne d'un croiseur durant la première année de la guerre. Et ce vaillant officier souffre de n'avoir pas participé à ces grandes batailles dont se préoccupe l'histoire. Certes, il accomplit une tâche importante de surveillance dans les mers méditerranéennes, et il faut qu'il nous célébrions l'utile vigilance de notre armée navale. Mais M. René Milan est douloureusement sensible à l'implacable monotonie de ce travail. Il éprouve les regrets les plus sincères de n'avoir pas en à effectuer un plus belliqueux effort. Regrets intenses. Sincérité émouvante et presque poignante. Chaque page les révèle. Ils ennoblissent chaque page.

Mais le reste est littérature. Belle littérature, au demeurant : élégante, éloquente, harmonieuse, poétique. M. René Milan se souvient de tous les romantiques complaisants à tout décrire, et il a gardé l'impression ineffaçable de leur magnificence vide et de leur sonore emphase.

M. René Milan dira avec la même application — merveilleusement efficace, je le proclame — au grand style les détails de la vie du bord pendant les randonnées prolongées, les nuits de veille, les chasses aux bateaux suspects, les défis à la flotte autrichienne, les impatiences de l'attente et de l'espérance. Et de même, il décrira les paysages de la terre et de l'eau : « Des buées enveloppent la lumière des étoiles et la mer n'a pas de reflets. Nous nous mouvons dans l'opacité d'un tombeau. Ainsi, dans les forêts, rampent les bêtes à l'affût, elles courbent les lianes, se faufilent dans les buissons qui ne crépitent point. Les machines et les hélices nous poussent, souples et feutrées comme des foulées de félins ; notre étrave ouvre l'onde sans l'agiter. » Et tantôt M. René Milan écrit comme un Chateaubriand qui s'attarde et tantôt il écrit comme un vicomte d'Arlinecourt qui n'est pas pressé : « Un navire est une prison, plus jalouse que les pierres, les barreaux et les chaînes : nous sommes suspendus sur le gouffre. Les catastrophes navales sont vomies par l'enfer ; il n'en est aucune autre qui puisse fancher tant de vies d'un seul trait. Perdu corps et biens ! Sentence terrible que la parole humaine ne peut attacher aux cataclysmes terrestres. (Oh ! cette sentence que la parole attache à des cataclysmes !) Les tremblements de terre, les incendies laissent des souvenirs, des ruines, des témoins de ce qui fut... Mais l'Océan arrache de la surface une poignée de métal et d'hommes et l'envoie se décomposer dans ses entrailles. Le lendemain l'onde inaltérable sourit. » Chateaubriand ? D'Arlinecourt ? D'Arlinecourt ? Chateaubriand ? Devine si tu peux et choisis si tu l'oses !

On ne contestera pas pourtant, on n'a pas le droit de contester la puissance descriptive de M. René Milan, son goût, sa passion de l'harmonie, son sentiment très pur des beautés de la nature, son intelligence souple et frémissante, l'ardeur admirable et charmante de sa fièvre guerrière. Il est un très noble officier de marine qui écrit trop bien. Lorsqu'il consentira à ne plus écrire trop bien, il sera encore un très noble officier de marine et il sera devenu tout à fait un bon écrivain.

J. Ernest-Charles.

Petite gazette de la Comédie

Il y a quelques années encore, le canon du Palais-Royal annonçait midi aux gens du quartier. Mercredi 14 juin 1910, le coup de revolver qui tue Grèce de Plessans à la fin de la *Marche Nuptiale* a marqué, à une seconde près, l'heure nouvelle à la Comédie-Française ; et je puis ajouter en présence de nombreux témoins, car les spectateurs étaient venus en foule acclamer l'œuvre attachante de M. H. Bataille et son émouvante protagoniste Mme Piérol.

La veille, la Comédie avait donné une troisième matinée. Le *Mariage de Hoche*, *Bérénice* et le 4^e tableau de *Shylock*, composaient le programme. Le *Mariage de Hoche* est un petit acte sans prétention, une sorte d'à-propos, bien plus qu'une comédie. Voilà quelques mois, au cours d'un réunion de Lorrains, un assistant contait les difficultés que Hoche dut surmonter pour se marier, son futur beau-père voulant, à toute force, pourvoir sa fille aimée, avant de consentir au mariage de sa cadette avec le jeune général en chef de l'armée de la Moselle. « Mais il y a là une pièce, dit alors M. Aderer. — Faites-la pour la matinée du 2 mai Pour Metz. — Je n'aurai pas le temps. — Bah ! avec un peu de courage... » C'est ainsi que notre confrère composa sa pièce. Nous y voyons Lazare Hoche et Adelaïde Déchaux parvenir enfin au bonheur, grâce au charme de Justine Déchaux qui séduit l'ami de Lazare, le général De Belle, bien que celui-ci fût hostile à toute pensée d'hymen. Grand. Hoche de belle prestance ; Numma, bougon, sincère et vibrant ; Mlle Leconte, alerte, plaisante et si vivante ! Mme Huguette Duflos, gracieuse, fine, gentiment coquette, indiquant discrètement, avec un joli sentiment des nuances, l'éveil

de l'amour au fond de son cœur; Lafou, tout rond; Mme de Chauveron, dont on entrevoit à peine le gentil minois, jouent le mieux du monde *Le Mariage de Hoche*.

Dans *Bérénice*, Jacques Fenoux reprenait le rôle de Titus qu'il interpréta pour la première fois le 30 avril 1908 et qu'il n'avait point rejoué depuis 1910. Il y est excellent, plein de flamme, de tendresse, tout en laissant percer sous l'émotion de l'amoureux épris ardemment la fermeté d'âme du Romain, peut-être capable de faiblir, jamais de faillir. Avec Mme Bartet et Albert Lambert fils, Jacques Fenoux forme un admirable trio. Polak malade, Alexandre mobilisé, Ravet a retrouvé son rôle de Paulin.

On devait donner, pour finir, *La joie fait peur*; une indisposition de Féraudy a contraint la Comédie à changer cette partie du spectacle; pour le même motif, le soir, *Le Monde où l'on s'ennuie* a remplacé *Le Voyage de M. Perrichon*; j'ai vu, on a joué, après *Britannicus*, *Gringoire*, au lieu de l'Ét de la Saint-Martin; enfin, vendredi, *A quoi rêvent les jeunes filles*, *L'humble offrande* et *Polyeucte* tinrent l'affiche que devait occuper le chef-d'œuvre de M. Octave Mirbeau, *Les Affaires sont les Affaires*. Féraudy a seulement fait un grand effort afin de jouer, — sans défaillance — Florence des *Rantzen* à la matinée d'abonnement donnée jeudi, en compensation du relâche causé par les obsèques nationales du général Gallieni.

Je ne protesterais point, à l'occasion de ces nombreuses modifications des spectacles dues à l'indisposition d'un seul artiste, contre la non-application du fameux article 50 du décret de 1912; nous sommes en guerre, la situation est difficile pour la troupe masculine à la Comédie, et M. Emile Fabre réserve aux « doubles » une part beaucoup plus belle que ses deux prédécesseurs... Mais, enfin, si on ne pouvait décemment remplacer Féraudy dans *Les Affaires sont les Affaires*, était-il impossible de confier Perrichon à Bernard? N'aurait-on pas dû, surtout, maintenir *L'Ét de la Saint-Martin* sur l'affiche du jeudi 15 juin en restituant Briquerville à Siblot qui a joué le rôle à Vichy, le 25 juillet 1914, dans une représentation officielle de la Comédie-Française?

A propos de *Polyeucte*, je vous parlerai dans une prochaine note, d'une amusante erreur d'une édition célèbre; aujourd'hui j'attire votre attention sur ce fait important: Pendant deux siècles, le personnage principal de la tragédie est Sévère et non Polyeucte! Du vivant de Corneille, le grand Baron interprète Sévère. Au dix-huitième siècle, Lekain joue d'abord Polyeucte, de 1753 à 1768; en 1772, il choisit Sévère et le garde jusqu'en 1777. Lors de la reprise du 13 floréal an XI (2 mai 1803), c'est encore Sévère que Talma, en pleine gloire, veut incarner devant le premier Consul, et il conserve ce rôle jusqu'en 1818, sans jamais songer à réclamer Polyeucte. Le 15 mai 1840 seulement, à la reprise de *Polyeucte* avec Rachel, le rôle du martyr chrétien prend avec Beauvallet une grande importance; pourtant, cette fois encore, Ligier, l'ainé de Beauvallet, a préféré Sévère. En réalité, c'est Monnet-Sully qui a rendu au personnage sa beauté resplendissante et son magnifique éclat.

Emile Mas.

THÉÂTRES

Un talent désintéressé. — M. Dallmeyer, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, vient d'adresser la lettre suivante au célèbre chanteur italien Baldassarri :

« Mon cher maître,

« Je tiens à vous réitérer l'expression de mes vives félicitations et de mes remerciements pour le précieux concours que vous avez bien voulu donner au Gala des marins de France, qui a eu lieu à la Comédie-Française le 21 mai dernier.

« Votre incomparable talent a assuré à cette matinée un succès exceptionnel, et le désintéressement avec lequel vous avez tenu à participer aux efforts des organisateurs de cette manifestation philanthropique et patriotique vous crée un titre tout particulier à leur sincère reconnaissance. Vous avez su vous montrer grand artiste, non seulement par le talent, mais encore par le cœur. Venant d'un ami de la France, votre geste a été doublement apprécié.

« Je suis heureux de me faire l'interprète des sentiments unanimes qui ont salué votre trop court passage à Paris et je vous prie de croire, mon cher maître, à l'expression de ma considération la plus distinguée.

« A. DALLMEYER. »

Non seulement le grand artiste est venu exprès de Rome pour participer au gala, mais il a refusé le remboursement de tous les frais de déplacement et a pris à sa charge ceux de la troupe qui l'accompagnait.

SAMEDI 17 JUIN

Comédie-Française. — A 8 heures, *L'Ami des femmes*. Opéra-Comique. — A 8 heures, *Sapho*. Théâtre Antoine. — A 8 h. 30, *la Revue et l'École du piston*. Ambigu. — A 8 heures, *la Femme X...* Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 20, *Mon Hôte* (reprise). Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *le Château de la mort lente*. (Matinée mercredi). Gymnase. — A 8 h. 20, *la Charrette anglaise*. Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, *le Secret de Samson*. Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, *la Revue*. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee*. Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Veilleur de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lyette); *Où allons-nous ce soir?* (Mat. jeudi et dim.) Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Libre Echange*. Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Nip*. Variétés. — A 8 h. 30, *la Delle de New-York*. Vaudeville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympie (Central 44-00). — A 8 h. 30 et 8 h. 30, *Polaire dans Sourire... je le pour!* (sketch). Vingt vedettes et attractions. Gaumont-Palace. — A 8 h. 20 (nouvel horaire), *Ullus*; *l'Armée verte à Salonique*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73. Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent. Omnis-Palace. — *Les deux Marquises*; *Mourir pour vivre*; *Mentoulant*, correspondant de guerre. Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre. Tivoli-Cinéma. — *Fatalité*; *Mourir pour vivre*; *Mentoulant*, correspondant de guerre; *Twilt-Journal*.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 16 juin 1916

Le temps, qui paraissait hier s'améliorer, est redevenu frais et le ciel s'est de nouveau couvert. Les affaires n'en restent pas moins aussi restreintes à la Bourse de commerce.

La Chambre de commerce de Paris ne recevant plus de sucre du ministère du Commerce, a cessé ses répartitions, et, d'après le *Temps*, considère que son entreprise est devenue inutile. Le sucre n'est donc plus distribué que par les soins du Syndicat de l'épicerie par-

Cette antipathie de Julius pour John ne fit que grandir au fur et à mesure que ce dernier, d'une intelligence vraiment supérieure, en effet, s'imposait à Petrus.

Le vieux Widerski, croyant bien faire et ne voyant en cela qu'un excellent moyen de stimuler l'ardeur et le courage de son fils qui étaient très relatifs, ne cessait de vanter à celui-ci les talents, l'ingéniosité, la prudence, la finesse et l'esprit d'initiative de son protégé.

Julius, au lieu de prendre modèle sur John et de profiter de son laborieux exemple, se prit à haïr son modèle.

Julius appartenait à cette catégorie d'individus médiocres qui ne peuvent supporter à côté d'eux quelqu'un qui leur est supérieur.

De plus, Julius était jaloux, maladivement jaloux de tout et de tous.

Durant les dix années qu'il dut passer sous les ordres de son père à côté de John Argirh, ce fut un véritable supplice qu'il vécut.

A la mort de son père, loin d'accepter de prendre Argirh comme associé, Julius Widerski s'était empressé de le tenir à l'écart des affaires, le reléguant au fond de ses entrepôts, lui faisant mille misères dans l'espoir de le laisser au point de le mettre, pour ainsi dire, en demeure de donner sa démission.

Mais la mère de John vivait encore et le brave garçon pour elle supporta tout.

Le jour où il conduisit la pauvre femme à sa dernière demeure il ne rentra pas chez lui sans s'être promis d'avoir dès le lendemain avec Julius une explication nette et définitive.

Dès le matin du jour qui suivit l'enterrement, il se présenta chez Julius, non pas à son bureau, mais à son domicile particulier. C'est un peu nerveusement qu'il sonna à la porte de ce somptueux hôtel dans lequel le père Widerski avait, comme tout bon Yankee qui se respecte, comme tout milliardaire digne de ce titre, entassé quantité d'œuvres d'art plus ou moins authentiques, malheureusement, que d'infâmes mercantils lui avaient vendus au poids d'or.

sienna, à la disposition de qui 20.000 quintaux ont été mis par le ministère du Commerce pour une période de dix jours. Ces 20.000 quintaux avaient été en quelque sorte prêtés, tout au moins pour la plus large partie, par l'Intendance, qui les avait prélevés sur les stocks destinés à l'armée. Pourra-t-elle continuer des prêts de ce genre? Il ne s'agit en tout cas que d'un déplacement de marchandise, et nos ressources générales n'en seraient pas augmentées. Au surplus, il reste à assurer les besoins de la province, et de nombreux départements des départements se plaignent de ne pouvoir s'approvisionner ni chez les raffineurs, ni chez les négociants et les demi-gros. Le stock à Paris a diminué de 8.862 sacs; il est réduit à 10.918 sacs.

L'huile de lin, cotée 131 fr., culza, 156 fr., les 100 kil. Le pétrole raffiné est coté 96,50 à 97,50 par wagon complet feu, gare Paris, pris aux usines. L'essence rectifiée vaut 61,25 à 62 fr. l'hectol.; ce prix, qui correspond à 60 fr. 50 au cours d'achat en Amérique à 24 cents 51, soit 1 fr. 20 le gallon de 2 kgr. 61 ou 3 litres 60, avec un fret de 120 sh. par tonne, ne paraît pas pouvoir être maintenu par suite du surcroît de transport par les ports mexicains et de l'augmentation probable du taux des assurances.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

D'après l'Information, les producteurs du pétrole d'Amérique auraient demandé l'interdiction de sortie des pétroles, en raison de l'extraordinaire accroissement de la consommation, qui s'est élevée de 60 millions de barils en 1899 à 267 millions en 1915. La qualité des produits a diminué et plusieurs des meilleurs puits rendent beaucoup moins qu'autrefois. On a perçu de nouveaux puits pour faire face aux besoins actuels.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos. Du jour : Cuivre Chili disp. 119 1/2; cuivre liv. 3 mois, 116; électrolytique, 110; étain comptant, 181 1/2; étain liv. 3 mois, 181 3/4; plomb anglais, 32 1/2; zinc comptant, 64; argent l'once 31 g. 1035, 30 d. 1/16.

La Bourse de Paris

DU 16 JUIN 1916

Un peu plus animée que la précédente, la séance d'aujourd'hui a, en outre, témoigné dans certains groupes de la plus grande fermeté. Dans celui de nos rentes, tout d'abord, où le 3 0/0 détachait son coupon trimestriel et qui reste en bonne posture à 62,25, nous notons une avance de 3 fr. 10 sur le 5 0/0 à 88,60. De même, parmi les fonds étrangers, on relève de sensibles progrès sur l'Extérieure à 98,20, en même temps que les Russes sont activement traités. Aux établissements de crédit, il faut mentionner 50 points de hausse sur la Banque de France à 4.975.

Meilleure tenue de nos grands Chemins aux environs de leur niveau de la veille. Lignes espagnoles en reprise appréciable : Nord-Espagne 450, Saragossa 450, Andalous 370. Cuprifères encore hésitantes. En banque, hausse de la Nakou à 1.291, de la Harimann à 398 et de la Toula à 1.030.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,15 1/2; Suisse, 142 1/2; Amsterdam, 216 1/2; Pétersbourg, 182; New-York, 501 1/2; Italie, 92 1/2; Belgique, 598 1/2.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GROS : 317, Rue de Belleville — Paris
Envoi franco 6 échantillons avec Bon-Prime contre 0 fr. 60.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 49, rue Cadet, Paris. — Volmard.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 17 JUIN 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE IV

Quelques pas en arrière dans la vie de deux de nos principaux personnages

Sans lui donner le temps de souffler, Petrus avait reconduit John Argirh à la gare.

Après lui avoir offert un copieux déjeuner, il l'avait mis dans le train, lui criant :

— Courage... et bon retour !

Non pas huit jours après sa visite au père de Julius, mais bien six jours après son entrée dans Charleston notre héros y revenait en compagnie de sa mère, et, le lendemain même de son arrivée, prenait place, en face de Julius, à la grande table surchargée de paperasses qu'il ne devait plus quitter qu'à la mort de Petrus Widerski.

Dès leur première rencontre les deux jeunes gens ne se sentirent pas attirés l'un vers l'autre par une de ces irrésistibles sympathies qui sont le présage d'une amitié profonde.

A la façon dont Julius serra la main de John, au regard qu'il lui décocha, le moins attentif des observateurs aurait facilement compris que l'héritier du fondateur des Comptoirs du Sud-Est n'était pas disposé à ouvrir son cœur à celui qu'il considérait déjà comme un rival et dont son père avait eu le tort de lui vanter la grande intelligence et l'esprit d'initiative dont il avait fait preuve en venant frapper à sa porte.

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Pour assainir la bouche,
Raffermer les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,
le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le
succès de ce produit bien français a
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

LITERIE

Meubles et tous objets de literie fabri-
qués en France sont le meilleur marché.
Envoi tarif et échantillon sur demande.
GOBINET, industriel, Gradignan (Gironde).

ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS

Paris-Provence

100 Voitures récentes

A VENDRE



VENTES SPORTIVES, 15, Av. de la Révoite, NEUILLY-SUR-SEINE

DIVORCE

POURFAIT avec FACILITES de PAIEMENT. France et Etranger (même par
correspondance) par Avocat spécial (30^{ème} année). — Réhabilitation à l'issue de tous.
VASSERON 42, Rue de Rivoli 42e face la Tour St-Jacques. Consultation en lettre 5 fr.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Villégiature et tourisme sur la côte sud de Bretagne. —
Le réseau d'Orléans dessert la côte sud de Bretagne au
départ de Paris-Quai d'Orsay par sa grande ligne d'Orléans-
Tours-Nantes, qui permet au passage la visite des beaux
châteaux de la Loire.

Tout le long de cette côte on peut villégiaturer sur les
plages charmantes de Pornichet, de la Baule, du Pouliguen,
du Croisic, de Batz (proches de Saint-Nazaire, point de
départ de paquebots pour l'Amérique Centrale), de Quiberon
(traverse pour Belle-Ile), de Carnac, de Douarnenez, de
Morlaix, de Brest, etc. Il y a aussi dans la région de grandes
falaises rocheuses (pointes du Raz et de Penmarc'h), des
églises aux toitures élancées, des calvaires artistiquement tra-
vaillés (Longastel-Daoulas, Pleyben, etc.); enfin, dans le
département du Morbihan, curieux aussi par sa mer inter-
sitaire, se voit la plus riche profusion de monuments méga-
lithiques (menhirs et dolmens de Carnac et de Locmariaquer).
Un service de trains express de jour et de nuit donne
toutes facilités pour les villégiatures et le tourisme.

CHEMIN DE FER DE L'EST

Reprise de la délivrance des billets de famille
(vacances)

A l'occasion de la saison thermale et des vacances, la dé-
livrance des billets d'aller et retour de famille dits « de
vacances » est reprise à partir du 15 juin.

a) Dans les relations entre elles des gares du réseau de
l'Est qui sont desservies par les trains de voyageurs. (Tarif
spécial G. V. n° 42.)

b) Dans les relations entre ces mêmes gares, d'une part,
et les gares des réseaux de l'Est, du Midi, de l'Orléans, de
l'Ouest et de P.-L.-M., d'autre part. (Tarif commun G. V.
n° 106.)

Ces billets comportent pour les membres d'une même
famille en sus des deux premiers des réductions de 50 0/0
par la troisième personne, 75 0/0 pour la quatrième et les
suivantes.

En entendant Argirh lui rappeler ce détail,
connu d'eux seuls, Julius n'avait pas eu le tact de
réprimer un geste de mauvaise humeur.

Avec cette inéligence confondue aux gens de sa
race, il avait laissé échapper sur un ton de voix
rauque :

— Serait-il dans tes intentions au moment de
me quitter de me reprocher la chance qu'a eue mon
père de rencontrer le tien ?

— Non... Et tu sais bien que ce n'est pas dans
mon caractère d'agir ainsi...

— Alors je ne vois pas ce que viennent faire
ici ces trente mille dollars ?

— Ils viennent purement et simplement te ra-
franchir la mémoire.

— Explique-toi.

— Quand je suis entré chez ton père, qui était
malgré ses manières un peu bourru, un fort
brave homme...

— Est-ce à dire que je ne tiens pas de lui ?

— Je ne me permets pas de te juger.

— C'est heureux !

— Donc, lorsque je suis entré chez ton père il
fut, tout d'abord, très vaguement question, entre
lui et moi, d'une association, à sa mort, entre toi
et moi...

— Et après ?

— Quelques mois avant sa mort, au cours d'un
déjeuner auquel nous assistions tous trois, cette
question revint sur le tapis et, comme ton père
exprimait son désir de nous voir associés plus
tard, tu as répondu que tu ne voyais aucun empe-
chement à ce qu'un homme comme moi devienne
le collaborateur d'un homme comme toi... C'était
ce qu'il est convenu d'appeler une promesse va-
guée... et, à dater de ce jour, je compris fort bien
que ce projet n'avait pas l'heur de te sourire...

A la mort de ton père, tu ne m'as fait aucune pro-
position et moi, de mon côté, je ne t'ai rien de-
mandé... Je ne te demande rien aujourd'hui, à ce
sujet-là s'entend... Ayant même compris que je
te gêne en restant ton employé, je viens t'annon-
cer que je me retire et te laisse le champ libre...

Julius, le visage épanoui, subitement, ouvrait

déjà la bouche pour protester, pour la forme, con-
tre la décision prise par Argirh, mais celui-ci ne
lui en laissa pas le temps.

Il poursuivait :

— Entre hommes d'affaires, rien ne saurait se
régler autrement que par une question d'argent.
Mon père a prêté sans intérêts, trente mille dollars
au tien : je viens te prier en me rendant ma liberté
de bien vouloir me payer les intérêts d'une somme
qui t'a rapporté, sans que tu t'en donnes grand mal,
tout près d'un milliard et demi... Est-ce trop te
demander et, en te parlant ainsi, est-ce trop exi-
ger de ta bonne foi, de ton honnêteté et de ton
bon sens ?

— Mais, mon père t'a porté sur son testament
pour une somme...

— Qui ne suffit pas pour m'établir.

— Que veux-tu faire ?

— De la métallurgie... J'ai quelques idées, un
peu d'ambition et grande confiance en l'avenir.

— Et quelle somme veux-tu que je mette dans
ton affaire ?

— Ah ! pardon ! ce n'est pas un commanditaire
que je cherche, ce sont des intérêts que je désire
toucher. Exécute-toi et je te rends la fameuse let-
tre par laquelle ton père reconnaît être l'obligé du
mien... Tu sais, cette lettre dont tu m'as si sou-
vent parlé...

VARICES-PHLEBITE

Les Varices sont des dilatations
veineuses qui occasionnent de la pes-
santeur, de l'engourdissement et de la
douleur. Leur rupture engendre les
ulcères variqueux qui sont difficilement
guérissables. Mal placées, elles consti-
tuent soit les **Varicocèles**, soit les
Hémorroïdes, deux très désagréa-
bles infirmités. La **Phlébite** est une
redoutable inflammation des veines
qui peut se compliquer d'embolie mor-
telle et qui, dans les cas moins graves,
amène des douleurs et de l'impotence.
Fort heureusement l'emploi de

VIRGINIE NYRDAHL
prévient et guérit radicalement ces affec-
tions par son action sur le système
veineux. Envoi gratuit et franco de la
brochure explicative en écrivant : **Produit**
NYRDAHL, 20, r. de La Rochefoucauld, Paris.

Le produit authentique dénommé **Elisir**
de **Virginie** porte toujours la signature
de garantie **Nyrdahl**. — Voir toutes pharmacies

SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

ÉTABLISSEMENT THERMAL

VICHY

Ouvert depuis le 1^{er} Mai

Nombreux Hôtels et Villas

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Billets d'aller et retour collectifs de vacances
à prix réduits toutes classes
pour familles d'au moins trois personnes.

Emission : 15 juin-30 septembre, au départ de toutes
gares P.-L.-M.

Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

Arrêts facultatifs.

Validité : jusqu'au 5 novembre.

Prix : Les deux premières personnes paient le tarif gé-
néral, la troisième personne bénéficie d'une réduction de
50 0/0, la quatrième et chacune des suivantes d'une ré-
duction de 75 0/0.

Demandez les billets quatre jours à l'avance à la gare
de départ.

CHAMONIX (Haute-Savoie) FRANCE

Au pied du MONT-BLANC

14 heures de Paris. — Trains directs

SAISON 15 MAI AU 15 OCTOBRE

CURE D'AIR ET DE REPOS

Renseignements : Service de la Publicité, MAIRIE
de Chamonix.

AU

Printemps

La Grande Mise en Vente annuelle

SOLDES

Lundi 19 Juin

Cette vente comporte presque
toutes les nouveautés de la
Saison et de nombreuses
affaires traitées spécialement.

RABAIS de 35 à 40 %.

CHEMINS DE FER DU MIDI

La ressource des Pyrénées. — A tous ceux, Français ou
Alliés, qui cherchent un lieu de villégiature pour l'été, la
région des Pyrénées offre, plus qu'aucune autre en France,
l'innombrable ressource de ses villes d'eaux, aussi bienfai-
santes par l'efficacité de leurs thermes que par la pureté de
leur air et la beauté lumineuse de leurs paysages ensolés.
Ce sont d'abord, égrenées le long de la Côte d'Argent
baignée par les vagues de l'Atlantique, les plages de Soulac-
sur-Mer, Arcachon, Cap-Breton, Biarritz, Guéthary, Salin-
Jean-de-Luz, Hendaye ; et, de l'autre côté, se succédant au
pied des rochers de la Côte Vermeille, devant la mer bleue,
les ports et les localités pittoresques de La Nouvelle, de La
Franqui, d'Argelès-sur-Mer, de Collioure, de Port-Vendres,
de Banyuls-sur-Mer.

Puis, de l'Océan à la Méditerranée, la chaîne des Pyrénées
en une ligne presque ininterrompue, enserme dans ses hautes
montagnes de fraîches stations balnéaires dont les plus
renommées restent Bay, Cambo, Pau, les Bains-Bonnes, les
Bains-Chaudes, Luchon, Argelès-Gazost, Cauterets, Luz-
Saint-Sauveur, Gavarnie, Barèges, Bagnères-de-Bigorre, Lu-
chon, la reine des Pyrénées, reliée au vaste plateau du
Superbagnères (altitude 1.800 mètres) par un chemin de fer
électrique qui fonctionne régulièrement à partir du 1^{er} juin.
Cauterets, Ax-les-Thermes, Mouton, Vernet-les-Bains, Amé-
lie-Hautes-Bains.

Les relations avec la Côte d'Argent, la Côte Vermeille et
les Pyrénées sont facilitées, pendant la saison, par la circu-
lation des trains express de jour et de nuit comportant des
voitures directes, wagons-lits et wagons-restaurants.

seur de cette fameuse lettre que le vieux Petrus
avait eu, suivant lui, la sottise d'écrire, c'était ris-
quer de voir John s'en servir, de cette lettre, et
l'autoriser en quelque sorte à l'accuser d'ingrati-
tude envers le fils de son bienfaiteur.

Petrus avait toujours caché à tout le monde
qu'un lui était venu en aide ; il s'était toujours dit
orgueilleusement le fils de ses œuvres ; par or-
gueil, Julius ne voulait pas que cette légende fut
détruite.

« Je vais lui acheter cette lettre », décida-t-il.

Et après quelques nouvelles minutes de ré-
flexion il conclut :

« Je n'ai qu'à ne pas lui donner beaucoup... et je
ferai peut-être une excellente affaire. »

Quelle laide pensée venait de lui traverser l'es-
prit !

Le visage souriant, il proposa :

— Veux-tu vingt mille dollars ?

— Vingt mille... Oui, cela me suffirait si...

— Si quoi ?

— Si j'avais les terrains où bâtir une modeste
petite usine...

— J'ai ton affaire... A trois mille d'ici, de vastes
landes mourant sur la mer... C'est un petit terri-
toire que mon père a acheté pour empêcher Sid-
ney Maxwell de venir s'établir trop près de nos
entrepôts, auxquels il voulait faire concurrence...

— Je le connais... Sa contenance ?

— Deux ou trois mille hectares, dont huit cents
boisés... Il y a même, entre deux hautes falaises,
une sorte de crique dont tu peux faire un petit
port...

Julius avait pris un air gouailleur pour dire ces
derniers mots. Car il était convaincu qu'on ne
pouvait rien faire de ces terrains rocailleux, brû-
lés par le soleil.

John Argirh réfléchit et déclara :

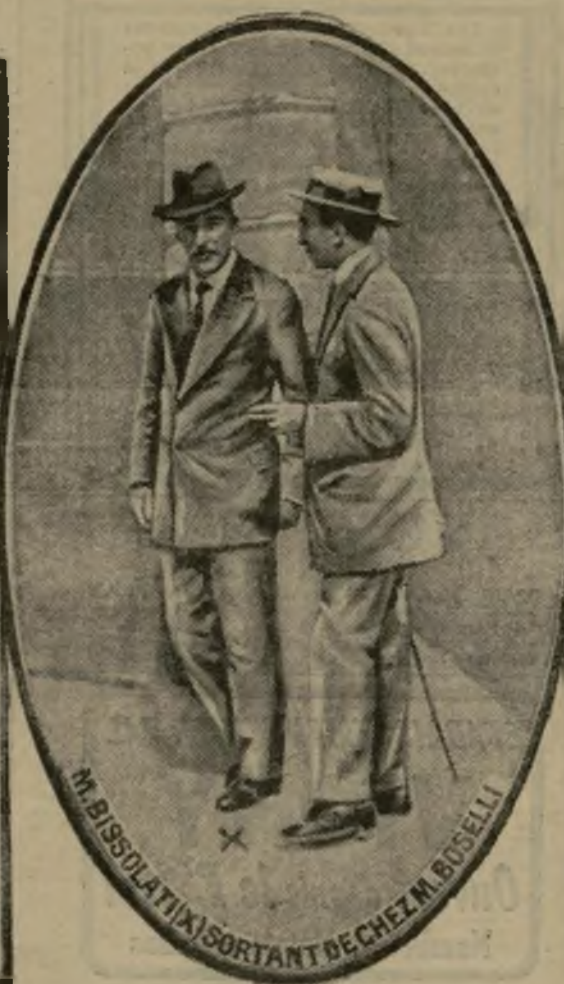
— Marché conclu... Quand signons-nous ?

— Mais tout de suite, si tu veux... Je fais aller,

mous nous rendons chez mon notaire... Dans une
heure, nous pouvons être d'accord.

(A suivre.)

En Italie. — Les démarches de MM. Boselli et Bissolati



M. Boselli, doyen de la Chambre des députés en Italie, a accepté, on le sait, la mission de former le nouveau cabinet d'union nationale qui doit succéder à celui de M. Salandra. Après d'actives démarches, il vient de s'assurer la collaboration de MM. Sonnino et Bissolati. Ce dernier, député démocrate, sera probablement nommé inspecteur général des armées et établira un trait d'union entre le gouvernement et le grand état-major.

La prestation de serment du prince héritier d'Italie



Au cours d'une cérémonie qui eut lieu au monument Victor-Emmanuel, le jeune prince Humbert de Piémont, héritier de la couronne d'Italie, après avoir prêté le serment des boy-scouts, a décoré de la « médaille de la valeur » un certain nombre de ses jeunes compagnons, pour le courage dont ils firent preuve en secourant des blessés. Il est vu ici (X) au moment où il va lui-même jurer fidélité à la Patrie.